



" Je suis né à Gand en 87, le 8 juillet, sous le signe du Cancer. Nous habitons une vieille maison bourgeoise, pas très opulente, dans le Ham même, qui était alors l'arrière côté portuaire de Gand. C'était tout près du Bassin du Commerce, où, en ce temps-là, accostaient les cargos semainiers. Depuis les cargos sont partis

et les eaux du dock ne portent plus que les péniches de la batellerie.

Mon père naviguait ou avait navigué sur un navire assurant une ligne presque régulière: Gand-Liverpool, Gand-

Manchester. Il n'avait guère voyagé au long cours. Peut-être avait-il fait deux, trois voyages? Certainement pas plus.

C'était un homme très taciturne, qui repassait régulièrement à la maison, une fois tous les quinze jours. Il a fini gabelou... comme mon cousin ministre...

Ma grand-mère était une femme de couleur, une indienne, mais il n'y a là rien de romanesque. Mon grand-père, charpentier de bord, au temps de la voile, abandonna son navire dans je ne sais quel port d'Amérique. A terre, il tomba malade et fut soigné dans un couvent de soeurs; où il fut recueilli par la suite, faisant son ancien métier, réparant, construisant de petites cabanes, etc.

Or, dans le couvent, travaillait à la boulangerie une petite servante de couleur, de race sioux, recueillie très

jeune par les soeurs, et vivant chez elles depuis. Etait-elle de race pure, ou bien métisse ? Ce que je sais, c'est que mon grand-père, qui n'était pas peu porté sur la bonne table, commença par tourner autour des gâteaux, puis eut vite avec la servante des relations très tendres. Ainsi naquit mon oncle Joris, que je n'ai jamais connu. Mais les bonnes sœurs ne l'entendirent pas ainsi: il fallait réparer et se marier. Ils eurent ainsi deux, trois enfants. Mon grand-père en eut vite assez et

décida de fuir. Il s'embarque, arrive à Anvers, et là trouve sa femme et les enfants qui l'attendaient, les bras ouverts. C'étaient les soeurs qui avaient flairé le vent, et avaient envoyé ma grand-mère rejoindre son mari.

... Fils et petit-fils de marin, j'ai commencé par mener la vie d'un gamin de rue de ce temps-là. Nous n'étions pas riches, ma mère, étant institutrice, était partie toute la journée, et j'ai été élevé par une servante: Elodie, qui m'aimait beaucoup et me rossait deux ou trois fois

par jour. C'est l'Elodie de Malpertuis. Elle se maria deux fois, et chaque fois avec un marin, et tous ses fils devinrent marins. Il y en a même qui naviguent encore en ce moment (1963).

A l'école je n'apprenais rien; c'est à Pecq que plus tard on sut me prendre. Je n'écoutais pas, et quand le maître me disait:

"Mais pourquoi ne savez vous rien?" Je répondais: "Parce que je suis trop bête!" J'avais tout de même un certain orgueil: je n'étais jamais le dernier ! 55ème sur

60, oui, mais le dernier, ça non !

Pour le reste la vie d'un gamin de rues:

traîner dans les rues, embêter les voisins,

tirer les sonnettes, nager dans les eaux du

dock. Je nage comme un rat depuis mes

cinq ans. Voilà d'assez belles vertes

années.

Je rentrais toujours en retard à la maison,

mais par système. Si je rentrais à cinq

heures j'avais le temps, avant le coucher,

de prendre trois, quatre volées... Tandis

qu'en arrivant à neuf heures j'en recevais

une bonne, mais une seule.

... J'avais une victime: ma sœur. Comme mes yeux luisaient dans l'ombre comme ceux des fauves, je m'en servais pour lui faire peur, et lui extorquer jusqu'au dernier bonbon et au dernier sou.

... Dès mon enfance j'étais embarqué en plein dans le fantastique, qui ne me répugnait pas et ne m'effrayait pas.

En ce temps là, habitait rue Sainte Catherine une sage-femme, celle-là même qui me mit au monde - Wantje Diemeë, la femme d'un charron. Le soir elle s'asseyait sur le seuil, et les voisins, les

voisines, venaient l'entendre raconter des histoires. Entre autres de magnifiques histoires de Charles-Quint que Ghelderode (qui avait écrit La légende de Kaizer Karel) fut sur le point de coucher par écrit, peu avant sa mort. Histoires qu'elle avait, sinon inventées, du moins fortement enjolivées, et toujours fantastiques. Loups-garous et sorciers en étaient les personnages les plus courants. Mais elle mettait un nom sur ses personnages. Parfois même ceux des voisins...

Elle contait ainsi jusqu'au soir, avec
comme fond cette forge où travaillait son
mari.

... J'ai toujours désiré naviguer. Je n'avais
pas fait ma première communion, j'avais
neuf ans je crois, quand je me trouvais à
Londres pour la première fois, avec un ami
de mon père. Nous étions arrivés à bord
du *Sea-Gull*, qui faisait un service régulier
entre Londres et Gand. Je n'étais pas
seul, un de mes camarades
m'accompagnait. Au départ ma grand'mère
maternelle m'avait bien crié "Verdronk

smerlap..." (noie-toi, crapule...), mais je n'y songeais pas. Nous étions partis, pas vingt ans à nous deux, nous promener dans Londres...

Cela m'avait mis en appétit. Et comme je voulais absolument naviguer on me laissa m'embarquer sous le commandement d'un autre ami de mon père, un allemand, Storch, capitaine d'un voilier qui a doublé le cap, le vrai, le Horn. Je suis resté quatorze mois à bord, comme novice, mais aussi comme ami du capitaine. Le matin je travaillais avec les matelots, parfois on

m'envoyait dans la mâture. J'avais quinze ans et je sortais du collège.

A mon retour je suis entré à l'Université, après avoir présenté le Jury Central. Mais après deux ans j'ai repris la mer. D'abord sur l'Astrologer, capitaine Muller, celui qui me révéla Chaucer et les Canterbury Tales. Il avait neuf filles, toutes plus belles les unes que les autres. Mais il n'y en avait pas pour moi...

Muller est mort en mer en 14-18. Je crois qu'il a sauté sur une mine. Ensuite ce fut le Fulmar, un assez beau cargo dont le

capitaine Arnolds était pour trois-quarts propriétaire. Mais il aimait avant tout boire et fumer, et il abandonnait le commandement à son second, un hollandais, Magerman. Un "homme maigre" de près de cent kilos !

Le Fulmar était un outsider, ou encore un "tramp", un de ces navires sans destination régulière, qui naviguent au hasard des ports et des cargaisons, toujours prêts à enlever un frêt quelconque. Et dans les mers du Sud il faisait la contrebande comme tout le monde.

Nous faisons les mers de Chine, les mers du Sud, le Carpentarie aussi où nous faisons la nacre. Ce qui était alors interdit. Nous travaillions pour les Japonais. Nous faisons le troc avec les indigènes, ou nous enlevions les dépôts que nous rencontrions, parfois nous achetions; à petit prix. Nous avons même chargé des animaux, des fauves, à partir de Singapour. Mais pour de petits trajets, pas jusqu'en Europe.

C'est à cette époque que je fus surnommé "Tiger-Jack" pour ma façon de me

bagarrer. il fallait se bagarrer à bord du Fulmar. J'étais second officier "tweede stuurman", et notre équipage était plutôt interlope. Pendant la guerre je n'ai pas navigué, je l'ai passée à Gand. A la paix le Fulmar a encore entrepris un ou deux trips, puis on l'a démoli à Greenhock. Alors a commencé la période de la Rum-Row.

C'est tout une histoire. Vers les années 20-22 j'ai été contacté par un Allemand. Il armait un navire qui devait appareiller des Calways. Mais il manquait de capitaux.

Alors avec deux, trois amis marins, et deux, trois très bons matelots allemands, des anciens des U-booten, nous avons décidé de reprendre l'affaire, mais à notre compte cette fois.

Le navire fut réarmé, et nous avons vraiment eu de la chance et une bonne cargaison. Cela n'a vraiment pas mal marché. Nous avons continué, avec deux navires, l'Arctic et le Polar, alternativement en service, pendant deux, trois ans.

... Une fois arrivé sur la Rum-Row on se

mettait en panne, à la limite des eaux territoriales. Les garde-côtes américains vous repéraient, vous surveillaient, mais ils n'avaient pas le droit de vous aborder. Enfin, ils n'avaient pas le droit... Ils le faisaient parfois, quand le navire n'était pas capable de montrer les dents. Mais ils ne se sont jamais frottés aux nôtres. On profitait parfois du brouillard, ou d'un mauvais temps, ou d'un manque de surveillance, pour filer vers la côte, aborder dans des endroits connus et décharger. Ou bien, mais alors cela

rapportait moins, les bootleggers vous accostaient avec leurs vedettes et achetaient à bord. Il fallait faire attention, car ces gens-là n'aimaient pas payer. Seulement leurs vedettes étaient pour la plupart d'anciens chasseurs de sous-marins, en bois. Un obus de 22 dans de la tôle ça ne fait qu'un trou, mais il n'en faut pas beaucoup pour faire voler en morceaux une coque de bois. Aussi avec des canons-revolvers à bord vous n'aviez jamais affaire à des Racketters.

Il y avait encore sur la Rum-Row des bars

flottants, ancrés en dehors des eaux territoriales, et où les Yankees venaient s'enivrer. Comme celui que je présente dans La danse de Salomé... Il était tel que je le décris, et il s'appelait le Mermaid...
... C'est de cette époque que datent mes cicatrices. Ce qu'on se battait ! Ce sont des traces de balles en pleine poitrine ! Dans le dos c'est de la légende ! On ne m'a jamais frappé dans le dos, moi !
Après la Rum-Row ce furent les Antilles. Plus ou moins à mon propre compte avec deux goélettes munies de forts moteurs

auxiliaires. Mais ce fut plutôt une période
noire - ça ne donnait pas. Car dans les
Antilles il fallait franchement se réfugier
tout le temps avec tous ces patrouilleurs
anglais pour vous embêter. Et les Anglais
ce n'est pas comme les Américains, ce
sont de vrais marins ! Tout ce qui était
possible c'était de charger des passagers
clandestins pour la Nouvelle-Orléans. Mais
cela ne rapportait pas beaucoup. Une ou
deux fois, occasionnellement faire le rhum.
Mais il ne donnait pas. Le whisky oui.

Cela nous mène à 24-25 et j'ai cessé. Les goélettes se sont perdues à peu de temps d'intervalle. En 1925 je gagne Rotterdam, et c'est l'époque des Contes du Whisky.

J'avais cessé de voyager, mais je m'y suis remis vers 32, quand j'ai fait l'Islande et la Faer-Oer, moitié marin, moitié reporter.

J'en ai ramené un reportage: "La Moisson de l'abîme" sur les pêcheries. Mais il fut signé John Flanders. J'ai écrit en mer *Le Psautier de Mayence et La Ruelle ténébreuse à Hambourg...* Après encore quelques petits trips, jusqu'à Barcelone

par exemple... Mais plus de contrebande -
il n'y avait plus rien à faire. Il valait mieux
livrer tout bonnement du poisson séché.
Alors, je me suis un tout petit peu assagi.
Oui, j'atténue la légende. Il y a des choses
que je ne dis plus, il y en a que je tais... pas
parce que j'en ai honte, mais parce
qu'elles sont un peu trop effrayantes...
La légende est un peu fausse, mais moins
qu'on ne le croit... Maintenant que le diable
se fait ermite il veut oublier son passé. Je
préfère oublier certaines choses. "



Jean Ray est né à Gand, dans le quartier du Ham, le 8 juillet 1887, de père (Edmond) employé à la gare maritime et de mère (Marie-Thérèse) institutrice. Il est le cadet de deux enfants, et sa sœur Elvire (qui inspirera plus tard le personnage de Nancy dans *Malpertuis*) est de trois ans son aînée. Signalons pour la petite histoire que son état civil complet

porte en réalité le nom De Kremer,
Raymundus Joannes Maria, c'est à dire
Raymond Jean Marie De Kremer.

Il effectue ses études primaires à l'école
François Laurent, de 1894 à 1899. De
cette période, rien de spécial à ajouter,
mis à part le fait que c'est en 1896 que
Jean Ray prétendra avoir effectué son
premier voyage en Angleterre, pays qui
marquera l'essentiel de son Œuvre... mais
c'est avant tout dans les textes de
Dickens, son auteur de chevet, que
Raymond De Kremer puisera les germes

d'une britishness plus vraie que nature.

De 1901 à 1903, Raymond est pensionnaire à l'école moyenne de l'Etat de Pecq, dans le Tournaisis. Jean Ray gardera de cette période française un excellent souvenir.

L'année suivante, il est inscrit à l'Athénée Royal de Gand, en troisième année des humanités modernes, section industrielle et commerciale... il y obtient les premiers prix de Néerlandais et de gymnastique.

En 1904, le futur Jean Ray est admis à l'examen d'entrée de l'Ecole Normale de Gand. Il échoue au terme de la première

année, et échouera de même l'année
suivante, après un redoublement. Ceci met
un terme à la vocation pédagogique de
Raymond De Kremer... la muse du
fantastique lui tend désormais les bras.
C'est entre 1908 et 1910 qu'on trouve les
premières traces des écrits de Jean Ray,
essentiellement dans des revues
étudiantes. En 1910, Raymond De Kremer
entre dans l'administration communale de
la ville de Gand. L'année d'après, il signe
les couplets français d'une revue, *Ze zijn
daar*. Il commence également à voir publier

certaines de ses nouvelles et quelques poèmes.

L'année 1912 voit célébrer le mariage de Jean Ray avec Virginie Bal, artiste de revue sous le pseudonyme de Nini Balta.

Leur fille Lucienne (dite Lulu) naîtra le 7 juillet de l'année suivante.

Jean Ray, qui travaille dorénavant au bureau des expéditions de la ville (place qu'il quittera en 1919 pour entrer au service d'Auguste Van den Bogaerde, agent de change), ne cesse pas son activité littéraire pour autant : il participe

activement à la création de plusieurs revues, comédies et opérettes. Il publie également quelques nouvelles.

A partir de 1920, Jean Ray commence à participer activement à plusieurs journaux, notamment le *Journal de Gand - Echo des Flandres* (rubrique théâtrale, puis critique littéraire). Il y publie plusieurs nouvelles qui formeront plus tard les *Contes du Whisky*.

Dès 1923, Jean Ray collabore à *l'Ami du Livre*, dont il deviendra même directeur. Il y publie plusieurs contes. En 1924,

néanmoins, on observe un trou dans la biographie de Jean Ray : pendant six mois, on n'a plus trace de cette publication.

Jean Ray aurait profité de cette période creuse pour affréter un bateau et se rendre jusqu'aux côtes américaines pour participer activement à la contrebande d'alcool (lire à ce sujet ce texte autobiographique).

Effectivement, c'est trois mois après son prétendu retour qu'il commencera sa série des Histoires de la Rum-Row (L'"avenue du Rhum", c'est à dire la bande de mer juste

au-delà des eaux territoriales
américaines, où les gardes-côtes ne
pouvaient intervenir pour appréhender les
trafiquants).

L'année 1925 est marquée par un
événement important dans la carrière de
Jean Ray : la parution des Contes du
Whisky, qui connaîtront un certain succès
(même s'ils sont marqués du "D" de
Dangereux dans les ouvrages de référence
catholiques !).

En 1926, un scandale financier éclate (on
parle de détournement de fonds pour

approvisionner la contrebande d'alcool, voire de trafic d'armes), impliquant l'agent de change Van den Bogaerde, et son homme de confiance, Raymond De Kremer, c'est à dire Jean Ray. Après dix mois d'enquête, De Kremer est condamné à six ans et six mois de prison, et à 1500 francs d'amende. Ce tragique événement met entre parenthèses l'activité littéraire de l'auteur gantois, qui voit proches et anciens amis se détourner de lui un à un. C'est grâce à Pierre Goemaere, rédacteur en chef de la Revue belge, que Jean Ray

retrouve, derrière ses barreaux, le goût d'écrire. Le pseudonyme de Jean Ray étant inutilisable, du fait de son omniprésence dans l'affaire du scandale financier, Raymond De Kremer doit s'en trouver un nouveau. Après avoir hésité entre Jean M. Gloom et John Flanders, il optera finalement pour le second (en traduisant le prénom "Jean" en anglais, et en empruntant le nom de Moll Flanders, l'héroïne flamande de Daniel Defoe). Jean Ray signera plusieurs textes dans diverses publications, et écrira même certaines de

ses plus fameuses nouvelles, à l'exemple de La Ruelle ténébreuse ou du Psautier de Mayence. Jean Ray est finalement libéré par anticipation en 1929, et fort de la réputation "anonyme" que s'est forgée John Flanders, n'a aucun mal à se faire engager comme collaborateur à la revue *Ons Land*, qui fut la première à publier des textes signés John Flanders.

La décennie 1930-1940 est une période d'intense production littéraire et journalistique pour Jean Ray / John Flanders. Jugez plutôt : il collabore à la

Revue Belge, au Bien Public dès 1932
(année qui voit dans cette publication la
parution en épisodes du roman Jack-de-
Minuit), il devient correspondant à Gand
du quotidien anversois De Dag à partir de
1934... il rédige de surcroît des critiques
littéraires et une chronique judiciaire (!)
dans la revue Les Débats. En outre, il
fournit dès 1932 plusieurs textes
humoristiques et de fiction à la revue Mon
Copain, un reportage sur l'Abyssinie pour
le Magazine Belge. Et l'auteur n'en figure
pas moins plusieurs fois dans les colonnes

du quotidien La Flandre libérale.

Ces collaborations auraient de quoi

combler tout stakhanoviste de la plume,

mais Jean Ray est d'une autre trempe :

dès 1931 paraissent de surcroît les

fascicules de Harry Dickson "traduits" par

ses soins (et qui seront publiés jusqu'en

1938).

Sous le pseudonyme de John Flanders,

Jean Ray signe également de nombreux

textes pour la jeunesse (la fameuse série

des Vlaamse Filmpjes (en néerlandais) et

Presto-Films (en français) pour les

éditions Altiora d'Averbode). Entre 1936 et 1940 paraît la bagatelle de 250 contes, ce qui a valu à John Flanders une réputation un peu réductrice d'auteur exclusif pour la jeunesse.

Les lecteurs retrouveront le nom de Jean Ray, que l'auteur utilise pour la première fois depuis sa libération, à la parution de *La Croisière des Ombres* (1932), recueil qui ne connaîtra pas le succès malgré la qualité des nouvelles qui le composent.

Signalons aussi que Jean Ray figure en 1934 et 1935 à quatre reprises au

sommaire du prestigieux magazine américain *Weird Tales* (qui publie des auteurs comme Lovecraft ou Robert E. Howard) ainsi que dans *Terror Tales* et *Dime Mysteries*, essai qui ne sera malheureusement pas transformé auprès du large lectorat de ces revues.

Si la décennie 1930-1940 est une période d'intense création pour Jean Ray / John Flanders, il est couramment admis que c'est la décennie suivante qui voit éclore ce qui deviendront ses œuvres maîtresses.

La guerre suspend en effet nombre de

publications auxquelles collaborait un Ray chroniqueur et journaliste, et le forçat de la plume se tourne naturellement vers la rédaction de fictions plus longues et de romans. Après quelques mois de stagnation, paraît en 1942 (alors que Ray célèbre le mariage de sa fille) *Le Grand Nocturne*, qui présente en volume certaines des nouvelles les plus fameuses de Jean Ray (on pense en particulier au *Psautier de Mayence* ou à *la Ruelle ténébreuse*, déjà parues dans *La Croisière des Ombres*, et régulièrement

sélectionnées depuis par les anthologies les plus variées).

L'année 1943 voit la parution d'un autre fameux recueil de nouvelles : *Les Cercles de l'épouvante*, dédié à la mémoire de *Gustave Vigoureux*. Cependant, cette même année est marquée par deux autres opus, parus coup sur coup, et destinés à devenir la clé de voûte de la cathédrale littéraire de l'auteur : *Malpertuis* et *La Cité de l'indicible peur*. Jean Ray fait alors paraître ses livres aux éditions des *Auteurs Associés*, à côté d'autres auteurs

belges réputés, comme Thomas Owen ou Stanislas-André Steeman.

En 1944, Jean Ray signe un autre recueil d'importance, *Les Derniers contes de Canterbury*. Cette même année voit l'arrestation à la libération de toute la rédaction du journal *De Dag* (auquel il collabore depuis dix ans). Seul, Jean Ray ne sera pas inquiété : il aurait protégé de la *Gestapo* un rédacteur qui fournissait de faux papiers à des étudiants pour les sauver de la déportation.

Si Jean Ray continue d'approvisionner

divers journaux et revues en contes et nouvelles, il faut cependant attendre 1946 pour trouver une nouvelle étape importante dans sa bibliographie. Il reprend tout d'abord sa collaboration avec les éditions Altiora qui publiaient ses *Vlaamse Filmpjes* avant guerre. Jean Ray fournit en outre plusieurs publications pour la jeunesse en contes, feuilletons, récits d'aventures, et scénarios de bandes-dessinées. Mais l'année 1946 est surtout marquée par une réédition augmentée des *Contes du Whisky*, et par

la publication d'un recueil d'histoires de John Flanders intitulé *Mystères et Aventures* (il s'agit en fait d'une compilation de six Presto-Films).

C'est enfin en 1946 que Jean Ray fait la connaissance de Roland Stragliati, alors cinéaste (qui songe à adapter *La Cité de l'indicible peur*), qui sera quelques années plus tard, en tant qu'anthologiste, à l'origine du lancement de Jean Ray en France.

Au risque d'être répétitif, l'année 1947 est également une année littéraire faste

pour Jean Ray avec en premier lieu la parution du Livre des Fantômes, un de ses meilleurs recueils de nouvelles fantastiques. Il compose également l'anthologie *La Gerbe noire* où il recense et présente lui-même treize histoires noires et fantastiques...

Jean Ray reprend cette même année sa collaboration assidue avec plusieurs dizaines de publications belges ou hollandaises: journaux quotidiens, revues poétiques, presse pour la jeunesse (dont *Tintin* qui publiera une quarantaine de

nouvelles et Mickey Magazine !)...

L'année suivante, en 1949, Jean Ray participe également à l'hebdomadaire

Tout.

Ce qu'on pourrait appeler la légende de Jean Ray commence alors que se finit la décennie. En novembre 1950, Jean Ray signe une lettre à Roland Stragliati à laquelle il joint un curriculum vitae qui fait encore bien souvent autorité... et selon lequel le Maître de Gand tiendrait son nez busqué de ses origines indiennes directes : sa grand-mère, authentique squaw sioux,

aurait été séduite par son aventurier de grand-père (ses deux paisibles ancêtres n'ont bien entendu jamais quitté la Flandre). De plus, Jean Ray s'invente un glorieux mais ténébreux passé de vieux loup de mer, l'un des derniers écumeurs des océans (vous pouvez lire un exemple de récit autobiographique de Jean Ray avec ce texte de 1963)... c'est cependant grandement à partir de cette biographie fantaisiste que va se forger la notoriété de l'auteur dans l'Hexagone. Roland Stragliati fait effectivement publier en

juin 1951 dans le n°41 de *Mystère-Magazine*, dirigé par Maurice Renault, la nouvelle intitulée *La main de Goetz von Berlichingen*. Vous pouvez vous mettre dans la peau du lecteur français de 1951 en lisant ici le texte introductif de la nouvelle, qui présentait pour la première fois l'auteur et son œuvre au large public hexagonal (document historique !).

En 1952, Jean Ray commence sa collaboration avec l'une des publications qui va voir paraître la plupart de ses meilleures nouvelles : *Les cahiers de la*

Biloque, revue belge d'humanisme médical (cette collaboration durera jusqu'à la mort de Jean Ray). Les contes et les nouvelles parus dans cette revue dirigée par Urbain Thiry (qui présentera quelques années plus tard Jean Ray à celui qui allait devenir l'un de ses plus fidèles amis : le dramaturge Michel de Ghelderode) seront réunies dans deux recueils posthumes, *Le Carrousel des maléfices* et *Les Histoires étranges de la Biloque*.

Autre collaboration notable entamée cette même année 1952 (et achevée en 1958)

est celle qui s'engage avec la revue *Golf*,
organe officiel de la fédération royale
belge de golf. Une fois encore, les
nouvelles, parues sous le titre générique
Les contes golfigues, donneront lieu à la
parution d'un recueil posthume intitulé *Les
Contes noirs du Golf*.

Ces diverses collaborations occupent
l'essentiel de l'activité littéraire de Jean
Ray, qui part s'installer chez sa fille en
1954, peu de temps avant le décès de son
épouse Virginie Bal, qui survient en avril
1955.

Toujours en 1955, Jean Ray compte au nombre des collaborateurs de la jeune revue *Audace* (qui publie également Michel de Ghelderode). De plus, Malpertuis est l'un des tout premiers titres à être publié par la collection *Présence du Futur* des éditions Denoël, promise à une grande renommée toujours mesurable de nos jours. Parmi les partisans de Jean Ray aux éditions sus-nommées, Roland Stragliati et Raymond Queneau, et parmi les premiers auteurs publiés à ses côtés chez *Présence du Futur*, H. P. Lovecraft, Ray Bradbury,

et Frédéric Brown...

Alors que la réputation de Jean Ray va croissant en France, la revue *Audace* publie la nouvelle *Dents d'or*. Cette nouvelle sera élue par les lecteurs meilleure nouvelle de l'année 1956, et vaudra à son auteur un prix de 2500 francs belges.

Bien entendu, Jean Ray poursuit toujours sa collaboration avec les éditions Altiora, fournissant quatre ou cinq récits par an (en néerlandais), alors que ses nouvelles paraissent régulièrement dans *Les cahiers*

de la Biloque et Audace.

C'est pendant l'hiver de 1959-1960 que

Jean Ray rencontre Alain Resnais chez

Henri Vernes. Le cinéaste de la Nouvelle

Vague souhaitait adapter sur grand écran

les aventures de Harry Dickson. Hélas, le

projet n'aboutit pas bien qu'un script ait

été élaboré (quelques informations sur ce

projet sur la page des prolongements de

Harry Dickson).

C'est également en 1960 que commence la

grande amitié qui unit Jean Ray à Michel

de Ghelderode. Ils échangeront dès lors

une correspondance abondante et assidue.

Il publie également cette même année le prélude à Saint-Judas-de-la-nuit, destiné à devenir son dernier roman.

L'année 1961 est incontestablement une année-charnière dans l'Œuvre de Jean Ray. A la demande d'Henri Vernes, l'auteur gantois opère une sélection de ses contes fantastiques afin de composer une anthologie dans la collection Marabout, publiée à Verviers par l'éditeur André Gérard. Il en choisit finalement vingt, qu'il envoie à l'éditeur sous le titre "Le Chant

des Ténèbres". L'éditeur en sollicite cinq de plus, et Henri Vernes (qui présente le livre) propose alors le titre Les 25 meilleures histoires noires et fantastiques qui sera finalement adopté. Contre toute attente, le recueil est un véritable succès, et Jean Ray est bientôt encensé par la critique, qui voit en lui le plus grand auteur fantastique vivant, et l'égal de maîtres tels qu'Edgar Allan Poe ou H. P. Lovecraft. Pour Raymond De Kremer, c'est enfin la gloire.

Le public et les médias s'emparent alors du

personnage Jean Ray, toujours plus sollicité par la presse écrite, la radio et par les organisateurs de conférences et de salons du livre.

En 1962, Jean Ray a la tristesse de perdre son ami Michel de Ghelderode, qui s'était réjoui de tout son cœur de la consécration naissante quoique tardive de son camarade. Il lui écrira, quelques mois avant de mourir: "La gloire te saute au cou ! La vache ! Qui vient toujours à son heure -trop tard, quand nous ne l'attendons plus. Elle est femelle, bien sûr, et on la subira,

comme je la subis, cette belle emmerdeuse

!..."

Peu de temps avant sa mort, Michel de Ghelderode avait eu lui aussi le bonheur de voir ses Contes Crépusculaires

"maraboutés", pour reprendre sa savoureuse expression.

Marabout poursuit la réédition des oeuvres de Jean Ray en proposant en 1962 Malpertuis. Le 14 octobre, Jean Ray célèbre ses 75 ans à l'Abbaye d'Averbode (siège des éditions Altiora qui publient ses écrits pour la jeunesse). Le dessinateur

Renaat Demoen (qui illustre les couvertures des Presto-Films écrits par Jean Ray) lui offre à cette occasion son portrait en pirate que vous pouvez admirer au bas de l'accueil de ce site !

C'est en outre en décembre 1962 que Jean Ray fait la connaissance de l'écrivain français Claude Seignolle avec qui il entretiendra une grande complicité.

Le 24 avril 1963, Jean Ray reçoit le prix des Bouquinistes, qui est destiné à attirer l'attention du public sur un auteur dont la qualité n'a pas été, jusqu'à présent,

suffisamment mise en lumière. En l'absence de Jean Ray, le prix est remis à Mme Lion-Levie, attachée culturelle à l'ambassade de Belgique, par Marcel Allain, le co-auteur de Fantômas. L'année 1963 voit également paraître chez Robert Laffont le premier tome des quatre que comprendront les Œuvres Complètes de Jean Ray, pendant que Marabout réédite Les Derniers contes de Canterbury. Jean Ray est également interviewé par Pierre Dumayet pour son émission Lectures pour tous, qui sera diffusée sur l'O.R.T.F. le 6

novembre 1963.

Le 10 janvier 1964, le Théâtre Royal de la Monnaie donne le ballet intitulé La Bague, inspiré d'une nouvelle de Jean Ray parue dans Les Contes du Whisky : Josuah Güllick, prêteur sur gages (Cette nouvelle avait été publiée aux Etats-Unis en 1934 dans le "pulp" Weird Tales sous le titre The Aztec Ring). Cette même année, le numéro 126 du magazine Fiction (référence française en matière de fantastique et de science-fiction) est un Spécial Jean Ray. Pour l'occasion, le

magazine propose quatre nouvelles de l'auteur inédites en France, une nouvelle de Thomas Owen mettant Jean Ray en scène, ainsi que des articles de Jacques Van Herp et Albert Van Hageland.

Alors que le cinéma s'apprête à célébrer l'un de ses plus grands romans (*La Cité de l'indicible peur*) par l'intermédiaire de Jean-Pierre Mocky et sa *Grande Frousse*, que Robert Laffont poursuit l'édition de ses *Œuvres Complètes*, et que le catalogue de Marabout pour 1964 prévoit la parution d'anthologies inédites (*Le Carrousel des*

Maléfices, et Les Contes noirs du Golf),
Jean Ray meurt chez lui d'une crise
cardiaque, le 17 septembre 1964, entouré
de sa fille et de son beau-fils. Le docteur
Urbain Thiry, son ami de la Biloque,
constatera le décès. Jean Ray avait 77
ans.

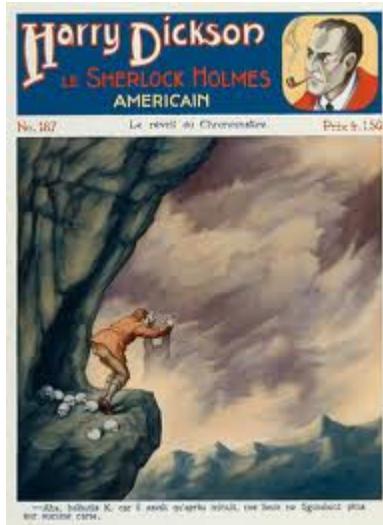
Jacques Van Herp écrit à Claude

Seignolle:

"Jean Ray est mort sans s'en apercevoir,
d'une crise cardiaque. Il se portait fort
bien ces derniers jours, il avait retrouvé
sa voix claire, son dynamisme. Puis jeudi

matin, après avoir passé une mauvaise nuit,
il s'est effondré comme une loque; pour se
relever, se redresser et tomber enfin,
comme si la mort ébréçait sa faux contre
ce fil tenace. Il est mort debout, sans s'en
rendre compte, lui qui avait si peur de la
mort. Il l'avouait ces derniers mois,
n'osant s'endormir par crainte de ne pas
se réveiller."

Jean Ray repose auprès de sa femme, à
Gand, dans le cimetière de
Westerbegraafplaats.



L'histoire de Harry Dickson, le personnage, débute avec l'apparition, en décembre 1886, d'un détective mondialement connu: Sherlock Holmes. La création de Arthur Conan Doyle aura un succès incroyable, au point d'en effacer outre le reste de l'œuvre de l'auteur, l'auteur lui-même. Devant la notoriété

grandissante des aventure du détective et de son acolyte, le docteur Watson, certains éditeurs vont flairer un filon et lancer à leur tour la publication d'aventures d'un détective et de son faire-valoir. On trouvera ainsi une multitude de fascicules dans tous les pays du monde.

Si certains auteurs et éditeurs auront le courage de créer un nouveau personnage plus ou moins inspiré de Sherlock Holmes, d'autres ne s'embêteront pas avec tout cela et feront écrire par des tâcherons

des aventures de Sherlock Holmes sans l'accord de Conan Doyle.

En Allemagne, le 17 janvier 1907, le premier fascicule d'une série de 230 verra le jour. Son titre : "Detectiv Sherlock Holmes und seine weltberühmten Abenteuer" ("Sherlock Holmes et ses plus fameuses aventures"). Les éditeurs de Conan Doyle en Allemagne, voyant que le personnage était réutilisé sans aucun droit, firent pression afin de faire disparaître le nom de Sherlock Holmes de ces parutions. L'affaire fut entendue et

dès le 11ème numéro, la série devint: "Aus dem Geheimakten des Welt-Detektivs" [A.G.W.D.] ("Issus des dossiers secrets du roi des détectives"). Toutefois, les éditeurs de Conan Doyle ne virent pas (ou ne voulurent pas voir) que même si la couverture ne le mentionnait pas, le héros s'appelait toujours Sherlock Holmes à l'intérieur du fascicule.

La maison d'édition à l'origine de cette série, et de bien d'autres, la "Verlagshaus für Volkliteratur und Kunst", bien que située à Berlin, avait des annexes dans

beaucoup de villes de la planète. Ainsi, des traductions de plusieurs de ses séries virent le jour un peu partout dans le monde : en France (1907), en Suède (1908), au Portugal (1908), en Espagne, au Mexique et en Argentine (avant 1914). Notons que les éditions portugaises, espagnoles et sud-américaines étaient signées Conan Doyle. Ces éditions pirates ont donc permis de faire connaître le personnage de Sherlock Holmes dans des pays que ne touchait pas l'oeuvre de Conan Doyle.

C'est en 1907, le 15 octobre exactement, que l'éditeur "la nouvelle populaire" fait paraître en France un nouveau fascicule, "Les dossiers secrets de Sherlock Holmes". La publication et la traduction de l'allemand en est assurée par Fernand Laven. Là aussi, les éditeurs de Conan Doyle firent pression et le titre devint, dès le numéro 2 : "Les dossiers secrets du roi des détectives". Et là aussi, Sherlock Holmes était présent à l'intérieur du fascicule. Ne paraîtront que seize fascicules jusqu'en mars 1908.

L'importance de cette série française sera montrée plus loin, puisqu'elle fera partie intégrante de la série des "Harry Dickson".

En décembre 1927, l'imprimeur-éditeur hollandais "Roman-, Boek- en Kunsthandel" fait paraître la première traduction néerlandaise des A.G.W.D. Le titre de cette série était "Harry Dickson de amerikaansche Sherlock Holmes". Il y aura 180 fascicules bimensuels. C'est la première fois, dans cette longue et tortueuse histoire, que le nom de Harry

Dickson apparaît.

Qui a créé le nom "Harry Dickson" ?

A cette question, qui n'est finalement pas essentielle, certains vont citer Jean Ray.

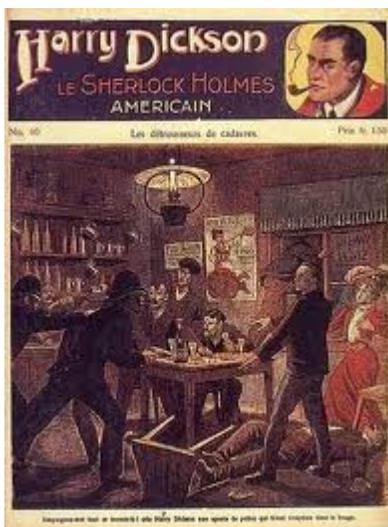
Le nom de Harry Dickson apparaît donc pour la première fois le 1er décembre 1927. Jean Ray, qui était en prison à cette période (depuis le 6 mars 1926, et ce jusqu'au 1er février 1929), n'a donc pas pu inventer le nom. Et même si l'auteur avait été libre, celui-ci n'avait aucune relation avec la maison d'édition néerlandaise.

Bien que le héros dont nous parlons soit

"né" en décembre 1927, le nom qu'il porte est apparu bien auparavant. En effet, en 1913 (oui, il n'y a pas d'erreur typographique) le titre *Les aventures de Harry Dickson* fait son apparition sur un écran de cinématographe. Six courts-métrages muets, faisant partie de ce genre cinématographique que l'on appelait les *serials*, constituaient une grande aventure à suivre en six numéros. Cette série fut réalisée par René Plaissetty et le personnage du détective, incarné par Edmond Van Daële. Pour

information, René Plaissetty était un factotum de la Gaumont ; son oeuvre a disparu. On ne connaît de lui que le titre de 6 films, dont un seul a semble-t-il survécu : L'île sans nom, un bon film d'aventure avec un titre, il est vrai, qui pourrait être celui d'un Harry Dickson). Quant à Edmond Van Daële (1888-1960), son rôle le plus célèbre fut son incarnation de Robespierre dans le Napoléon d'Abel Gance en 1925-27. Si notre lecteur a des renseignements sur ce serial, sur le réalisateur ou l'acteur, l'auteur de ces

lignes lui serait reconnaissant de se
manifester auprès de lui.



Afin d'alimenter le dossier sur l'origine du
nom Harry Dickson, on cite souvent les
noms de Harry Taxon, le faire-valoir de
Sherlock Holmes (le faux des A.G.W.D.),
un certain Allan Dickson, héros d'un
fascicule populaire de cette époque créé

par Arnould Galopin, sur lequel nous avons peu de renseignements, et Henry Dickson, le célèbre et réel musicien français. La formule habituelle veut que le mélange de tous ces noms ait donné naissance au Harry Dickson que l'on connaît.

Il est plutôt difficile de se prononcer sur cette origine, tant les indices sont douteux, ou trop facile à mettre en jeu.

L'idéal restera le document administratif, type contrat, qui assurera définitivement la solution de ce problème auquel, finalement, on prend plaisir à chercher une

réponse convenable.

Les fascicules de Harry Dickson, tout comme les autres parutions sur support identique, n'ont pas été collationnés par les bibliothèques de France, de Belgique... En effet, la fragilité du papier (pulpe de papier, d'où le nom d'origine américaine de ce genre de parution: pulp) n'a pas permis de les stocker dans de bonnes conditions, donc de les conserver. Nous nous retrouvons donc sans fiches techniques des bibliothèques pour ce qui est des dates, et sans l'intégralité de la série pour

une étude complète.

Heureusement, la recherche de passionnés et de collectionneurs a permis de faire avancer la machine, le regroupement d'informations étant favorable. Parfois, la jalousie et la concurrence de ces mêmes personnes ont ralenti, voire arrêté la machine.

Les quatrièmes de couverture des numéros nous indiquent que 178 fascicules sont parus à un rythme bimensuel, sauf pour les 17 premiers et les 30 derniers qui paraissaient tous les mois. Le postulat

concernant la fin de la série était basé sur la date du 10 mai 1940, date d'entrée des allemands en Belgique. Un simple calcul permet d'arriver au début de l'année 1931 pour ce qui est de la date de parution du premier numéro. Jacques van Herp s'est longtemps opposé (amicalement) à Peeters à propos de cette datation. En effet Peeters aurait eu entre les mains, l'espace d'un instant, le contrat de la maison d'édition belge, daté de 1929, stipulant que Jean Ray devait uniquement traduire les histoires du néerlandais.



Nous voilà brutalement munis de dates qui semblent logiques et d'un contrat que personne n'a jamais revu.

C'est un article de "La revue des lectures" de 1930 qui vient faire pencher la balance.

En effet, un "critique" de cette revue vient nous annoncer que la (mauvaise) série

des Harry Dickson à déjà publié 17 numéros. Or, 17 numéros à un rythme mensuel nous font retomber en 1929 pour ce qui est du début de la série. Ce n'est décidément pas simple.

Alors, la datation 1931-1940 se révèle fausse; celle nous amenant au contrat de 1929, apparemment juste. Ce contrat, que l'on rêve de pouvoir lire, afin de rendre tangible cette aventure...

Et puis, les choses se précisent. La recherche des fascicules en bibliothèque n'avait pas abouti, mais une trace,

retrouvée par Gérard Dôle, s'affichera dans "Bibliographie de France, Journal Général & Officiel de la Librairie". On y trouvera toutes les parutions. Toutes, même celle des Harry Dickson en fascicules accompagnée des dates de parution. La machine est relancée, et pour de bon. Les passionnés, acharnés de l'oeuvre rayenne nous offrent des résultats impressionnants. L'intégralité des dates de parution, aussi bien pour les fascicules français, que pour les fascicules allemands ou néerlandais, est disponible

dans l'excellent travail d'André
Verbrugghen, pour le volume X des
Sailor's Memories.

Résultat des courses:

Le premier fascicule allemand ([A.G.W.D.]
la source) parait le 17 janvier 1907.

Le dernier (n° 230), le 8 juin 1911.

Le premier fascicule néerlandais ([Harry
Dickson, de Amerikaansche Sherlock
Holmes] la traduction) parait le 1er
décembre 1927.

Le dernier (n° 180), le 15 mai 1935.

Le premier fascicule français [Harry

Dickson le Sherlock Holmes Américain]

parait le 1er janvier 1929.

Le dernier (n° 178), le 1er avril 1938.

En 1960, Jean Ray cochera, sur le

quatrième de couverture du numéro 178

(où tous les titres apparaissent) chaque

aventure dont il se souviendra être

l'auteur. Il annotera ainsi d'un petit trait

106 titres dont il revendiquait la

paternité, et doutera pour certains autres

qu'il fera suivre d'un point d'interrogation

(numéros 29, 32, 44, 50, 51, 59 et 63).

Attention ! dans la liste que l'on peut

trouver dans L'Archange fantastique, les numéros douteux de la liste de Jean Ray seront mal retranscrits. Trente ans après, Jean Ray ne fera que quelques erreurs. Il était déjà certain à cette époque que plusieurs auteurs avaient écrit les aventures de Harry Dickson.

Aujourd'hui, grâce à André Verbrugghen, qui a minutieusement analysé, comparé, autopsié les fascicules français, néerlandais et allemands, nous avons une "correspondance" entre les différents numéros des trois séries, sachant quel

fascicule à été traduit, adapté ou
totalement réécrit par Jean Ray. Il en
résulte, dans la série des Harry Dickson
français, que :

Les n° 1 à 19 ont été traduits par un
inconnu.

Les n° 20 à 44 et 47 à 49 ont été
traduits/corrigés par Jean Ray.

Les n° 37, 45, 46, 50 à 62 ont été
traduits/adaptés par Jean Ray.

Le n° 63 à été traduit (chapitres I à V) et
créé (le reste) par Jean Ray.

Le n° 64 à été traduit (chapitre I) et créé

(le reste) par Jean Ray.

Les n° 65 à 69, 73, 75 à 77, 81 à 106, 111 à 178 ont été entièrement créés par Jean Ray.

Les n° 70 à 72, 74, 78 à 80, 107 à 110 sont des rééditions des "Dossiers secrets du roi des détectives" (parus en 1907).

Concernant les six fascicules relatant la saga de "Flax", le "Moriarty" des aventures de Harry Dickson, dont les numéro sont: 18, 19, 21, 22, 26 et 27, on cite pour nom de traducteur, non pas Jean Ray, mais *Gustave Le Rouge*. (l'auteur du

"mystérieux docteur Cornélius", série de
18 fascicules parus en 1912-1913).

La maison chargée de la distribution de
ces fascicules sur la Belgique: la maison
Hip(polyte) Janssens était située à Gand.

Le contact avec Jean Ray a donc été
facilité. Pour la France, la distribution a
été assurée par les messageries Hachette.

Pour Jean Ray, le premier travail de
traduction (n° 20) date du 15 juin 1930
(parution). Quant à la première création
(n° 63), elle date du 1er avril 1932. Le
rythme de parution, chaque quinzaine,

impose le même rythme d'écriture. Jean Ray racontera, lorsque l'on découvrit en 1959 qu'il était l'auteur des Harry

Dickson :

«Je me mettais à ma machine à écrire qui pratiquement faisait cela toute seule, et moi je n'y étais pour rien. Je pratiquais l'écriture automatique. Cela se déclenchait brusquement à onze heures du soir, et à trois heures du matin mon Harry Dickson était terminé. »

Ce travail infernal allait se poursuivre durant sept ans. Travail indispensable, car

travail alimentaire. N'oublions pas que Jean Ray sortait de prison, et qu'il était rejeté par beaucoup, aussi bien dans le domaine littéraire et éditorial que dans le domaine familial. C'était un homme seul, qui à livré un combat inégal avec le monde extérieur par l'intermédiaire de sa machine à écrire.



Le chemin des dieux (1934)

« Un être d'une laideur repoussante [Tom Wills victime d'une diablerie chinoise] se tenait recroquevillé sur une chaise, ses yeux, démesurément ouverts, clignotant à la vive clarté.

Sa bouche pendait en une lippe invraisemblable; une grimace inhumaine déformait son visage qui respirait la plus froide bestialité. Il poussa une rauque menace en voyant s'approcher les deux hommes [...]

Tom Wills ne bougeait pas; seul, un grondement de fauve s'échappait de sa gorge, ses lèvres salivaient abondamment. Il présentait l'aspect du plus absolu crétinisme, bien qu'une lueur sauvage et parfois meurtrière brillât dans ses yeux agrandis. »



La dame au diamant bleu (1930)

« - Ce ne fut qu'un aveuglement passager de jeune fille, interrompit Diana [Canbury] en appuyant une main sur son sein palpitant et en levant l'autre pour accentuer ses paroles. Je vous le jure ! Mr. Dickson, je n'ai pas à rougir devant vous et, par-dessus tout, je n'ai pas à baisser les yeux devant mon époux. Ce qui m'est arrivé, c'est plus ou moins l'histoire de toutes les jeunes filles avant leur mariage.

- Oui, un coquin [Fred Archer] ! Répéta le détective [Harry Dickson], et je vous le

*prouverai au cours même de notre
entretien. Voyez-vous, lady Diana, si ce
Fred Archer n'avait pas été un gredin, il
n'aurait jamais osé vous avouer ses
sentiments. Il savait bien à l'avance que
cet amour était sans issue.*

*Entre vous, la fille du noble comte
Bastione, ambassadeur d'Italie auprès de
Sa Majesté la Reine d'Angleterre, et lui,
un aventurier sorti, je ne sais d'où, aucune
union n'était possible.*

*- Je n'avais plus entendu parler de Fred
Archer depuis mon mariage, déclara lady*

*Diana [Canbury]. Je ne savais même pas
s'il était encore à Londres et, à
franchement parler, Mr. Dickson,
comment, vivant aux côtés de lord Percy,
aurais-je pu conserver le moindre intérêt
pour ce maître d'armes que seules mon
ignorance et ma naïveté de jeune fille
avaient pu me faire considérer comme
l'homme idéal ? »*





Jean Ray est un personnage gothique. Il tient du prêtre maudit et de la gargouille de cathédrale. Il y a une part de « pierre » dans sa personne. Quelque chose d'un mur de prison qui enferme péchés, regrets, souffrance, sous l'indifférence glacée du mortier et des moellons.

Visage qui semble tout ignorer de ce qui

se passe à l'intérieur. Visage qu'on
n'oublie plus jamais quand on a eu la
chance ou le malheur de le voir. Gothique,
oui. Presque barbare. Certainement cruel.
On l'imagine aussi bien sur un bûcher,
qu'au pied d'un bûcher, torche en mains.
Un hérétique ou un inquisiteur. Il est bon
pour tous les rôles. Il a les yeux gris et
froids, les lèvres minces et méchantes.
Front et profil de Peau-Rouge, mais teint
gris et blême. Teint de pierre. Main de
pierre. Cœur de pierre. Cet homme - qui
appartient si peu au monde des hommes -

pourrait être bourreau à Venise, pirate en mer du Nord, trafiquant dans la Baltique, ou tueur à Chicago...

Il a touché à tout. À la médecine, à l'occultisme, à la magie. Il parle et écrit le français, l'anglais, l'allemand, le néerlandais et se débrouille en bien d'autres langues.

Je l'ai connu, il y a plus de vingt-cinq ans. Il écrivit, pour une revue estudiantine que j'avais fondée, un conte qui depuis a fait le tour du monde, traduit en dix langues

peut-être : « Le Scolopendre ». L'honneur qu'il m'avait fait (Jean Ray figurait déjà à cette époque dans l'Anthologie des « Maîtres de la Peur » d'André de Lorde) fut à l'origine d'une étrange amitié. Je croyais m'attacher à un chêne. Je m'aperçus qu'il s'agissait d'une ombre. Il me remplissait à la fois d'enthousiasme et de dépit, car sans raison, sans avertissement, sans plus donner de nouvelles, il disparaissait durant de longs mois, et parfois même des années.

Son imagination forcenée, sa vaste

culture, sa sensibilité diabolique étaient bien faites pour impressionner le jeune homme que j'étais. Ajoutez à cela les flots de whisky qui coulaient dans le gosier de ce redoutable mentor ! Il m'arrivait, épouvanté des abîmes entrevus à travers lui, de me dire : « C'en est assez ! Je ne veux plus le voir ! »

Je m'apercevais toujours que cette décision soudaine, correspondait toujours à une disparition de Jean Ray. Comme si le désir de son éloignement me venait une fois celui-ci devenu inéluctable !

Jean Ray est né à Gand (Belgique) en 1887. Il a vécu un peu partout, mais surtout dans les brumes. C'est un homme de ports plus encore qu'un homme de mer. Il a rôdé dans tous les entrepôts du monde. Il a la couleur de la poussière de rouille et de ciment. L'odeur du goudron, du mazout et des sacs de jute.

Londres, Hambourg, Amsterdam. Là il a « travaillé » plusieurs années. Mais je l'ai su en Islande, aux îles Féroé, aux Caraïbes... Il pêchait, paraît-il. Mais sans doute,

était-ce là une élégance verbale ? Ceux qui ont entendu parler de l'«Arctic», perdu depuis, corps et biens, vous en diraient long sur certains pèlerinages le long de la Rum-row entre l'Irlande et la côte américaine !

Ce furent là sans doute les années les plus palpitantes de cette vie d'aventures. Tantôt étonnantes, tantôt sordides.

Homme déroutant et mystérieux, que j'ai retrouvé récemment après onze ans de recherches vaines, de fausses adresses, de boîtes postales et de mensonges

fumigènes.

Jean Ray est sans cesse en fuite. Il n'est heureux qu'insaisissable. Son besoin de liberté a toujours été une obsession.

Caractère ombrageux et irréductible, qu'il tient sans doute d'une grand-mère peau-rouge. Car il y a aussi une « squaw » dans l'histoire !

Au siècle dernier le grand-père de l'écrivain, schipstim-merman anversois (charpentier de bord), s'éprend en Amérique d'une petite Peau-Rouge,

servante chez des religieuses. Il la veut. Il l'épouse. Il s'installe là-bas. Trois enfants naissent. Puis c'est le mal du pays. Le grand-père Ray reprend la mer et disparaît... Mais la petite épouse a l'âme aventureuse. Elle s'embarque avec sa progéniture et accueille un beau jour à Anvers, le volage, retour de croisière !...

Un des enfants de la Peau-Rouge tenace et orgueilleuse est le père de Jean Ray. Celui-ci est d'ailleurs très fier de sa grand-mère. Theresa da Silva, ou Dubois, ou Vanden-bossche. Peu importe. Elle lui a

donné un début de légende, un curieux profil de vautour, des lèvres minces et cruelles, des yeux de fer.

Car il y a une légende « Jean Ray ». Il ne fait rien cependant pour l'entretenir. Je sais certaines choses pour les avoir vécues avec lui. La rencontre du cimetière de Bernkastel. La séance de tatouage de la belle Eveline. Le caviar de la mort... Je pourrai peut-être en parler un jour. J'en sais d'autres, qui m'ont été rapportées... De tout cela, quand on lui parle, il sourit. Il n'a pas l'air de se souvenir. Il prend sa

gueule de pierre ponce énigmatique...

Un mot pittoresque de lui. À R'dam, en bordée. Bagarre de femmes avec trois matelots lettons. (Il a un ascendant démoniaque sur les femmes, sur toutes les femmes.) Insultes, verres renversés, chaises brandies. Jean Ray est blême. Sa peau tourne au gris. Il met la main à sa poche revolver et dit calmement en allemand : « J'ai 7 balles et vous n'avez que 3 têtes !...» Puis il enlève du chargeur les 4 balles superflues et les jette à la tête des trois brutes.

Chez Jean Ray, le physique et l'invisible
sont sans cesse mêlés. Il n'a peur de rien.
Ce n'est pas tant du courage qu'une
absence totale de répulsion. Il appartient
à un monde un peu « souterrain ». Celui des
scolopendres, des reptiles, des caves, des
ténèbres. À la lumière du soleil ses yeux
se ferment. Il est fait pour la nuit, la
pluie. Pas pour la clarté.

Sait-on qu'il fut considéré toujours par ses compagnons de navigation comme «Spidermaster » ? Comme maître des araignées. Cela existe. Parfois, un homme dispose d'une immunité totale et d'un pouvoir magique sur ces bêtes répugnantes. Jean Ray non seulement les apprivoise aisément, mais laisse même courir sur son torse nu la noire tarentule, qu'il a d'ailleurs mise fréquemment en scène dans ses œuvres.

Les ténèbres, c'est le vrai monde de

Jean Ray. Celui de sa vie et de son art, car tout est chez lui confondu. Il me revient une longue conversation sur les miroirs, sur leur pouvoir maléfique ou poétique, sur la crainte qu'ils inspirent souvent, sur l'idée fréquemment exprimée en littérature qu'ils constituent une porte d'accès vers un autre monde.

« Le monde des miroirs ». C'est pour Jean Ray un monde d'une insondable horreur. Ceux qu'il voit apparaître parfois dans un miroir, à côté de son visage où il scrute le travail secret de la mort qui

chaque jour lui grignote la face, ceux-là, il les sait marqués. Ils sont déjà de l'autre côté. Et il ne se trompe jamais ! Et il exprime à leur propos, la sensation terrible de l'absence absolue, là-bas, de lumière. Les ténèbres y sont totales. Jamais et nulle part, il ne fait tout à fait « noir ». Mais dans le monde des miroirs bien ! Il ajoute alors, avec beaucoup de sérieux : « Si quelqu'un entré dans ce monde, pouvait par quelque miracle en sortir, son cœur battrait à droite... » Y avez-vous pensé ?

Que dire encore de ce personnage
insaisissable et d'un commerce aussi
difficile que décevant ? Qu'il est un
virtuose de l'impolitesse. Qu'il boit trop.
Qu'il recherche la peur comme une
drogue, avec une avidité malade.

Pour lui, la Peur est douce et
bienfaisante. Il l'attend sans cesse comme
d'autres la Mort. Mais la Peur, toujours
avec lui, se refuse. On dirait qu'elle-même

a peur.

Il y a chez Jean Ray, écrivain, une sorte de cadence et de griserie des mots, un usage fréquent des superlatifs, qui devient comme une incantation. C'est la magie des extrêmes. L'exaltation qui lui est nécessaire. Il en naît une ivresse véritable. Comme celle qui le poussa un soir - d'avoir évoqué la présence des fauves - à solliciter et à obtenir d'entrer dans la cage aux tigres. Il avait fini par se croire dompteur. Les tigres aussi, l'avaient cru et tout le monde... Et il n'eut aucun succès,

parce qu'il avait cela tellement
naturellement dans la peau, que chacun le
prit pour un professionnel.

Lui, s'était piqué au jeu. Il fit son «
entrée de cage » cinq jours d'affilée et
partit finalement avec la femme de la
baraque.

Aucun mérite non plus. Les femmes sont
immédiatement aux pieds de cet étrange
spadassin grisâtre et un peu sournois.

Mais, ses amours sont toujours marquées
d'un signe fatal. Si vous le voyez jamais,
demandez donc à voir son dos. Il y a là

quelques marques mauves et profondes,
qui sont des souvenirs de fer et de feu.

Traces de balles ou de supplices anciens
? Il ne le dira pas... Qui réussirait à faire
sortir la vérité de cette tête de galérien ?





" 1960. Cimetière de Londres. Sur les traces de Harry Dickson." De nouveau une végétation envahissante, des lieux à l'abandon, une allée de caveaux dans un cimetière par laquelle on pénètre après avoir franchi une grille de fer. L'entrée du cimetière est encadrée sur chacun de ses côtés par deux colonnes (vaguement

babyloniennes) telles qu'on en trouvera dans *La vie est un roman* (1983). La photographie suivante est le contre-champ de celle-ci (la grille a été franchie). Voici donc une nouvelle rêverie autour d'un film possible : *Les Aventures de Harry Dickson*, d'après les fascicules de Jean Ray (qu'appréciait André Breton), un projet qui occupa Resnais une dizaine d'années et qui, en 1974, est abandonné depuis plus de sept ans. Mais un projet tenace dont les traces constituent comme un fil rouge dans *Repérages*. Ces

photographies sont aussi les témoins d'un itinéraire suivi lors d'une première visite à Londres à partir des lieux évoqués dans les Aventures du Sherlock Holmes américain.



La photo ci-dessous date à nouveau de 1949 et montre des souterrains à Lacoste, leur entrée envahie de broussailles. Sur la

photo suivante, on a pénétré dans le
souterrain et l'on est dans le métro
londonien, un escalier s'enfonce avec tout
en bas une affiche " roots of heaven " ! Il
n'est pas surprenant d'entrer dans un
souterrain dans le Vaucluse et de se
retrouver sous terre (underground) à
Londres : " 1948. Premier voyage à
Londres avec les fascicules des aventures
d'Harry Dickson (qui n'étaient pas encore
signés par Jean Ray). " La sixième photo
est celle d'un couloir vide du même métro
(1948) avec une forme semi-circulaire que

l'on retrouve dans la 7e prise aussi en
1948 à Londres. Dans la 8e on débouche (à
la suite de quel parcours tortueux ?) en
"Écosse" sur les traces de Harry Dickson "
: un escalier à double montée mène on ne
sait où. Puis, nouveau saut dans l'espace :
1960. "Premier voyage à New York.
Décors néobabyloniens, issus tout droit
des descriptions de Jean Ray et de
Lovecraft. "La confusion Ray-Lovecraft
qui s'exprime dans Providence est dite ici
(9e) nettement.



Cette photo prise à Londres est ainsi commentée : " Adresse fournie par Jean Ray. Toujours sur les traces d'Harry Dickson " (on peut lire sur une façade : n° 69, Blue and White Laundry ; sur la droite se voit l'entrée d'une ruelle sombre. La lettre H est imprimée sur le mur). Les photos suivantes sont prises dans la

capitale britannique, dont la 17^e : " L'île
aux chiens de Jean Ray. À la recherche
des itinéraires magiques. " C'est un
souvenir de La Cité de l'étrange peur de
Jean Ray qui débute ainsi : " Londres est
une ville déconcertante, et Isle of Dogs en
est la preuve flagrante. C'est de cette
manière que l'on désigne le vaste espace
enclos dans la courbe de la Tamise à
Greenwich, où se trouvent les Mill-Wall
Docks et leurs tristes quartiers riverains.
La grande misère des ports l'a marqué de
son signe. Tout y est triste, lugubre, sinon

sinistre.4 " Cette photo a une petite
histoire : il existe dans le volume que les
Cahiers de l'Herne ont consacré à Jean
Ray une photographie où l'on voit l'écrivain
la regardant ; cette photographie a été
prise lors de la visite que Resnais fit, en
1960, à l'auteur (fraîchement découvert)
de Harry Dickson. À cette occasion, il lui
montra les "repérages" qu'il avait
rapportés de Londres ; ravi, Jean Ray
disait à sa femme : " Tu vois, c'est vrai ce
que je racontais, ça existe ! "

Photographie n°36 et 37 : Rue de Nevers
:"arrivée des personnages dans les décors
vides de l'espace dramatique."

Il est évident que celui qui feuillette cet
album est convié à emprunter un itinéraire.

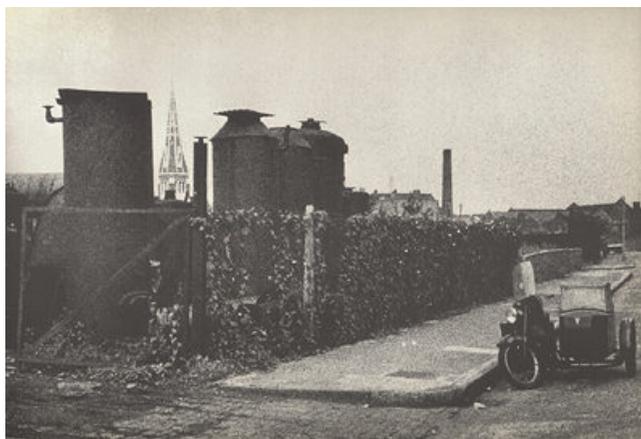
Les raccords entre les photographies ne
manquent pas, qu'ils soient figuraux ou
purement virtuels. Ainsi, la structure
géométrique de l'escalier écossais
dédoublé (8e) se retrouve deux photos
plus loin à New York (10e). Apparaît
d'ailleurs dès ce moment le thème des
architectures jumelles qui culmine dans la

31e : " Maisons jumelles permettant des échanges de lieux. " On lit dans le scénario des Aventures de Harry Dickson : " Façade d'une maison comportant deux entrées rigoureusement symétriques7 ." Une suite de photos londoniennes (de 18 à 21) sont associées par la présence d'un arbre. Autre exemple de montage : la 36e montre une rue de Nevers déserte, une façade nue avec une entrée. La photo suivante est presque identique à ce détail près qu'une vieille femme est entrée dans le champ : " Arrivée des personnages dans

les décors vides de l'espace dramatique. "

Dans la 38e, prise à Autun, la même femme
semble montrer l'escalier conduisant à la
cathédrale (on distingue le porche à
droite). Dans la 39e, cette femme est
dans une rue de Londres ...







« J'ai lu les 16 volumes de Jean Ray qui ont été publiés aux éditions Marabout entre 1968 et 1974 ». Soit un travail de titan effectué par Jean-Louis Leutrat, professeur de cinéma et spécialiste de l'œuvre d'Alain Resnais, et qui a donc passé au crible tout Harry Dikson, « le Sherlock

Holmes américain », selon la formule consacrée pour, justifie-t-il, « marcher dans les pas de Frédéric de Towarnicki et comprendre comment il avait procédé ». En l'occurrence en piochant, au gré des différents numéros, des formules qui émaillent les 5 tableaux des Aventures de Harry Dickson telles que mises en forme pour le cinéma par les soins d'un spécialiste de Heidegger, par ailleurs grand amateur de littérature populaire comme son ami Alain Resnais.

C'est à la fin des années 50, raconte Jean-Louis Leutrat, que les deux hommes qui se sont connus à Nice en 1941, s'attèlent à ce projet : « L'idée d'adapter Jean Ray au cinéma germe en 1958. Dans leur enfance, Resnais qui était en Bretagne et Towarnicki, à Paris, ont tous deux dévoré les histoires, alors anonymes, de Harry Dickson. C'est d'ailleurs grâce à eux qu'a été identifié l'auteur de ces fascicules qui paraissaient en Belgique. Quoi qu'il en soit, ce travail les occupera pendant dix ans, et s'il y a une période où le film a failli se

faire, c'est entre 1962 et 1963 ». Et avec un casting de rêve. Vanessa Redgrave, Dirk Bogarde, Delphine Seyrig, entre autres, devaient figurer au générique ! Pas rien pour l'époque. Les explications d'Emmanuel Burdeau, également rédacteur en chef des Cahiers du cinéma : « On est au début des années 60, la Nouvelle Vague a réussi son coup, entre 1958 et 1961, quelque 150 réalisateurs font leur premier film, et on pense à ce moment-là qu'il est possible pour le cinéma français d'accomplir une espèce de mutation qui lui

permettrait de réaliser des
superproductions d'auteur comme l'a
essayé Truffaut avec *Fahrenheit 451* ».
Harry Dickson, en « superproduction
d'auteur » ? Pour Jean-Louis Leutrath, pas
de doute, il s'agissait bien d'un projet
ambitieux. Dans sa forme d'abord : « Ils
avaient remodelé la matière pour en faire
quelque chose d'original et cela aurait
donné un film qui était à la fois du côté du
fantastique, du surréalisme qui a beaucoup
marqué Resnais, du musical puisque
Towarnicki a même écrit des songs qui

faisaient autant référence à Brecht qu'aux comédies musicales, Bézart était d'ailleurs prévu dans le projet qui, en plus, alternait passages en couleur et séquences en noir et blanc ». Ambitieux encore dans le déroulé de la carrière de Resnais car, ajoute-t-il, « Alain Resnais, au début des années 60, sort d'une série prestigieuse de courts métrages, il a réalisé coup sur coup Hiroshima mon amour et L'année dernière à Marienbad. Ce sera bientôt Muriel. A cette époque, Resnais est le grand créateur de formes, plus que

Godard qui prendra le relais un peu plus tard. Avec cette adaptation, il aurait frappé un coup très fort ». Ce coup qui manque, selon Jean-Louis Leutrat à la filmographie de Resnais qui apparaît dès lors, « comme assagi ». Voire en retrait. L'abandon du projet en 1968 l'a probablement démobilisé un peu tout comme il a déçu une partie de son public qui, poursuit Jean-Louis Leutrat, « encore aujourd'hui ne lui pardonne pas cette bifurcation ».

Si Harry Dickson, un peu comme Godot,
n'est jamais venu, son fantôme hante
toutefois l'œuvre de Resnais au point d'y
avoir laissé des traces. La grande ombre
de Harry Dickson est d'ailleurs l'intitulé du
dernier chapitre de l'ouvrage paru chez
Capricci qui fait plus particulièrement
référence au dernier film d'Alain Resnais,
Cœurs sorti en 2006. Ainsi du personnage
de Sabine Azéma, à la fois aide-soignante
et ange de la mort qui se veut le double, à
quarante ans de distance, de la gorgone
des Aventures de Harry Dickson. Il

faudrait encore parler du découpage du film, etc. « Alain Resnais a carrément dit, rapporte Emmanuel Burdeau, que dans L'année dernière à Marienbad, il y a un plan de Harry Dickson, sans préciser lequel.

Dans un de ses derniers courts métrages, il y a un travelling sur une pile de fascicules Harry Dixon. Le détective n'a jamais cessé de l'accompagner ».

Cette présence-absence témoigne également d'une certaine constance dans les goûts de Resnais. Tout l'intérêt de ce scénario inédit que « de redire, reprend

Emmanuel Burdeau, que ses grandes passions pour le théâtre, la musique, la littérature populaire et la bande-dessinée, Resnais les a eues dans les années 30 et 40 et qu'elles ont toujours profondément nourri son œuvre même si celle-ci reste attachée à l'image d'un cinéaste intellectuel ». De la même manière qu'il ne faut pas penser qu'en tournant *Pas sur la bouche* ou *Cœurs*, il serait passé sans crier gare à la comédie. « C'est un cinéaste, poursuit le directeur de la collection, qui a toujours cherché à concilier les deux

extrêmes, le sophistiqué et le populaire ». Et même si Resnais feint aujourd'hui de ne plus guère se souvenir de ce projet, Burdeau et Leutrat parlent de son abandon comme d'une « douleur », un de ces renoncements - dont le cinéma fourmille pourtant - qui équivalent à un manque tant pour son auteur que pour le public. D'où le soin apporté à la publication de ce Scenario de Frédéric de Towarnicki pour un film (non réalisé) par Alain Resnais qui réunit aussi des photographies prises par le cinéaste à Londres, lors d'un séjour de

repérage et des reproductions des couvertures des fascicules de Jean Ray. Pour lui montrer, conclut Jean-Louis Leutrat, que « Harry Dickson vivait aussi dans la périphérie de Resnais et pas seulement chez lui ».

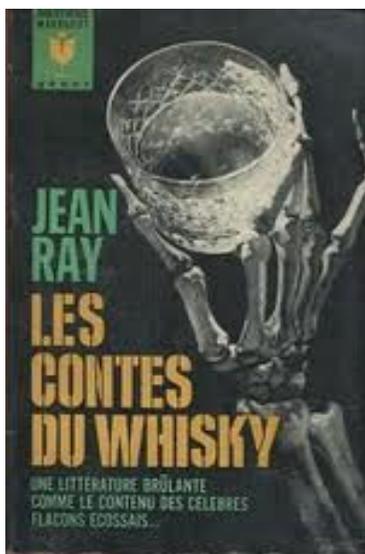


Quelques romans

Les aventures de Harry Dickson, nouvelles.



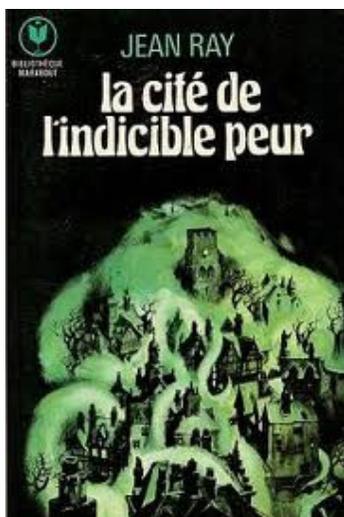
Les Contes du whisky



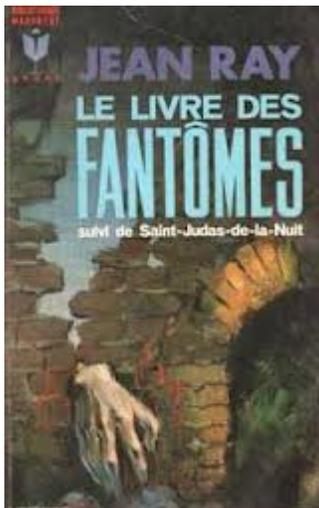
Malpertuis



La Cité de l'indicible peur



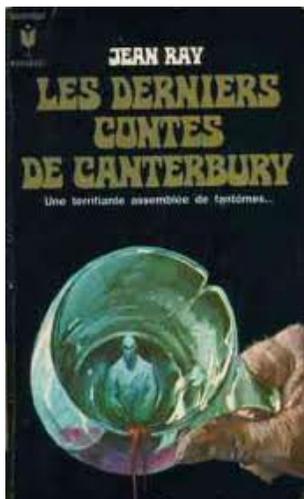
Le Livre des fantômes



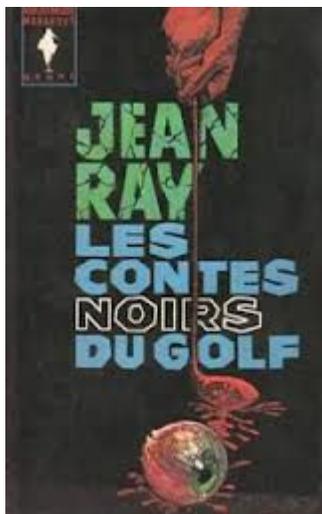
Le Carrousel des maléfices



Les derniers contes de Canterbury



Les Contes noirs du golf

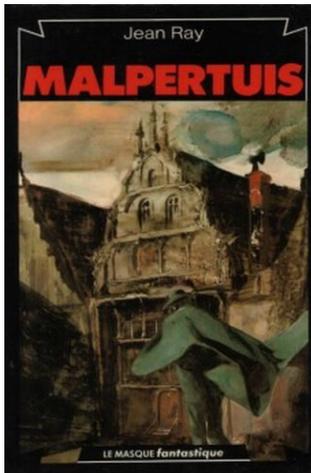


Les 25 meilleures histoires noires et
fantastiques



Bestiaire Fantastique





Jean Ray fut-il un «Edgar Poe belge», un «Jack London flamand», un «Lovecraft européen» ? Et qui fut le véritable Raymond de Kremer dont les deux pseudonymes furent «Jean Ray» et «John Flanders» ? C'est à ces questions, et à bien d'autres, que répond la monumentale

synthèse (établie par Arnaud Huftier, un universitaire s'intéressant à la littérature fantastique moderne et contemporaine) de ses travaux antérieurs de recherche et d'érudition sur Jean Ray, l'homme et l'œuvre. Sur Jean Ray... enfin... plus exactement sur «Raymond Jean Marie de Kremer, alias Jean Ray et alias John Flanders», né à Gand le 8 juillet 1887, mort à Gand le 17 septembre 1964, ainsi que l'écrivait très précisément son «In memoriam» illustré d'une belle photo N & B, scrupuleusement reproduit à la page

529 de notre ouvrage.

L'annexe n°1 (1) des pp. 573-662 contenant une bibliographie commentée des textes de langue française et néerlandaise de Ray, comporte presque cent pages en petits caractères : c'est dire l'ampleur des informations littéraires qu'elle contient !

On saura tout sur les différentes variantes des admirables Malpertuis, Les Derniers contes de Canterbury, Le Carrousel des maléfices, Les Contes noirs du golf, Les Contes du Whisky, La Cité de l'indicible peur, Le Livre des fantômes et

Saint-Judas-de-la-Nuit : tout est répertorié, parfois mis en regard en d'utiles colonnes de correspondances de variantes phrases par phrases, et l'évolution stylistique des rééditions - Ray n'a jamais cessé de se relire - est savamment commentée : beau travail !

Jamais, lorsque nous étions enfant puis adolescent, nous n'aurions imaginé un livre aussi complet sur celui dont nous ignorions pratiquement le véritable nom et que nous placions alors - et que nous plaçons toujours ! - dans notre panthéon littéraire

personnel au même rang qu'Edgar A. Poe et H. P. Lovecraft. Il faut préciser, toutefois, que pour un jeune lecteur parisien découvrant Jean Ray par les éditions Gérard & Cie, dans la collection intitulée Bibliothèque Marabout (série «fantastique»), aux couvertures anxieuses si belles et si originales peintes et / ou dessinées par Henri Lievens, dans les années 1965-1975, l'idée même d'une telle étude était presque impensable. En effet, les préfaces écrites par Henri Vernes, Hubert Juin et Jacques

Van Herp à ces désormais précieux et
rares volumes nous avaient, par avance,
convaincu que Jean Ray était un écrivain
secret, un aventurier dont la vie même
était un mystère tant la légende s'y
mélangeait à la mince réalité connue. Ces
marins obsédés par l'appivoisement d'une
mygale, ce gardien de cimetière croyant
avoir enterré une noble vampire
d'ascendance slave, ce professeur de
mathématique assassin défendant la
mémoire de son défunt maître qui a
découvert le secret de la quatrième

dimension : ne les avait-il pas croisés ou connus d'homme à homme, dans un bar, en prison, durant un voyage autour du monde ? Qui pouvait jurer que non, en lisant ces préfaces à l'âge d'un enfant ou d'un jeune adolescent ?

Huftier commence par faire justice de ces légendes, en honnête universitaire soucieux du vrai et de l'exact. Et il a, bien sûr, raison. Il dénonce (peut-être avec une excessive vigueur car le gnosticisme et le fantastique esthétique entretiennent inévitablement des liens, y compris en

littérature) les tendances élitistes d'un Jacques Bergier ou d'un Serge Hutin considérant la littérature fantastique comme un fragment de la gnose, parant ses grands auteurs d'une aura suspecte de grands initiés. Avec une vigueur excessive disons-nous car, au fond, pour l'enfant et l'adolescent que nous fûmes et auxquels nous voulons ici demeurer plus que jamais fidèle, cette aura fut bien réelle lorsqu'il s'agissait d'un Poe, d'un Lovecraft, d'un Ray. Réelle parce qu'effective et active : les visions fabuleuses et les mythes qui

nourrissent leurs œuvres, l'horreur et l'épouvante qui en émanaient, n'étaient pas de falotes lueurs mais bien des éclairs effrayants sur de nouveaux mondes qui nous terrifiaient à chaque lecture. La partie la plus passionnante de cette étude littéraire bio-bibliographique, complète car autant historique qu'esthétique suivant les meilleurs principes du grand *Gustave Lanson*, nous paraît être le chapitre 1 du Livre V consacré à la Réception posthume de l'œuvre de *Jean Ray / John Flanders*. Et pour cause, puisque c'est celle qui

concerne la période où nous l'avons-nous
même découvert. Pour nous, aussi bien,
Jean Ray demeure chronologiquement
«Jean Ray publié par la Bibliothèque
Marabout» avant d'être John Flanders un
peu publié par U.G.E dans la collection
10/18 et bien avant d'être Raymond de
Kremer. Le Jean Ray que nous avons aimé
et que nous aimons encore, c'est le
représentant premier de «l'École belge du
fantastique» effectivement révélée par
Jean-Baptiste Baronian en Bibliothèque
Marabout à mesure qu'il y publiait Thomas

Owen, Michel de Ghelderode, Franz
Hellens, Gérard Prévot ou encore Daniel
Mallinus. Lire l'étude de Huftier est
presque, dans ces conditions, une épreuve
morale : le véritable Jean Ray qu'il nous
décrit en détails dans les sections
biographiques, et l'écrivain corrigeant ses
coquilles d'édition en édition, oscillant
entre flamand et français, sera-t-il à la
hauteur de l'image mentale que nous avons
construite de «notre» Jean Ray ? C'est
toujours l'enjeu de telles biographies :
limer sa cervelle à celle d'autrui (ici le

biographe) et la limer à la réalité qu'il nous restitue (l'homme et l'écrivain) et que nous ignorions en partie ou en totalité, à laquelle notre désir aurait voulu éternellement substituer une légende plus gratifiante car elle fut la nôtre en ce temps-là, in illo tempore.

Il le faut pourtant et l'exercice est salubre, toujours passionnant en raison de l'érudition bibliographique qui ramène des trésors endormis ou cachés. Dans le cadre d'une sociologie de la réception de la littérature fantastique en France qui

reste à écrire - et que Nicolas Stanzick vient d'écrire concernant une section du cinéma fantastique (cf. : Nicolas Stanzick, Dans les griffes de la Hammer, nouvelle édition revue et augmentée BDL-Les Belles lettres, 2010) - nous ignorions par exemple qu'on avait tenté à ce point d'assimiler l'amour du fantastique à la gauche politique et parfois avec autant d'incongruité. La note 55 de la page 537 est, à cet égard, assez éclairante. Huftier a retrouvé la très savoureuse lettre adressée par un certain Jean Silve de

Ventavon à la revue Horizon du
fantastique n°9 (1968, p. 93) dans laquelle
il dénonce une authentique récupération
«anarcho-progressiste» contredisant les
pensées politiques de certains des
meilleurs auteurs du genre : Poe
«aristocrate et anti-démocrate»,
Lovecraft «raciste et anti-sémite»,
Villiers-de l'Isle-Adam et Maurice Renard
«monarchistes» (Ventavon aurait pu
ajouter Barbey d'Aurevilly), H. H. Ewers
«national-socialiste», et notre Jean Ray
«fascisant, admirateur de Robert

Brasillach». Vraiment ? Si tel est le cas, et il est indéniable que ce le fut pour certains des auteurs cités, il demeure a posteriori bien évident que les assimiler à un tel courant n'était pas vraiment non plus le signe d'une intelligence très éclairée ni d'une culture très informée. Autrement dit, en termes plus ramassés, Jean Ray n'était pas situationniste avant la lettre ! Des historiens et critiques tels que Jean-Pierre Bouyxou ou Laurent Chollet, estiment pourtant que Ray appartient bel et bien à cette contre-culture, se

souvenant des apparences hirsutes d'une partie de son lectorat des années 1970. Cette ambivalence est significative. Car si le fantastique, tel que Roger Caillois le décrivait avec sa rigueur habituelle - mise à part son aberrante exclusion de Charles Nodier et de H. P. Lovecraft qu'il orthographiait «Lowecraft» ! - dans l'introduction des deux éditions successives de son Anthologie du fantastique (Éditions Gallimard, coll. N.R.F. 1958-1965), se joue en apparence de ces considérations, c'est qu'il opère sur un plan

ontologiquement supérieur à elles. Le fantastique oscille précieusement et très rigoureusement entre la féerie et la science-fiction, mais vise plus haut et plus bas à la fois qu'elles deux. Il prend aux tripes car il fait peur et la peur, la terreur, l'horreur et l'épouvante demeurent ses plus hautaines raisons d'être. Raisons qui touchent au «tremendum» et au «fascinans» constituant l'essence du sacré dans la phénoménologie des religions. L'amour du fantastique est donc, simultanément et

souvent, l'apanage de l'élite la plus raffinée
comme celle du peuple le plus vulgaire et le
moins éduqué. Le fantastique est
assurément un genre capable de
rassembler et de faire communier ces
deux extrêmes : il agit poétiquement à la
manière dont la tragédie grecque (2)
agissait autrefois. De telles communions
esthétiques rassemblant les extrêmes du
lectorat ne sont permises que lorsqu'un
grand auteur-médiateur intervient et une
telle action, au fond, le situe lui-même,
nolens volens, en marge. Une sorte de

pythie vivant en marge, échappant au monde normal : Henri Vernes n'avait pas tort de nous brosser un portrait semblable de Jean Ray car il lui correspondait certes très partiellement d'un point de vue biographique (Ray a fait un peu de prison mais n'a pas voyagé autour du monde comme on le croyait) mais totalement d'un point de vue esthétique. On le voit, il y a une actualité de Jean Ray mais il y a aussi une belle inactualité de Jean Ray. Ce qui est normal pour un «ami des livres» (il tenait à un moment de sa vie

une rubrique qui portait ce beau titre,
digne par sa pureté épurée de l'antiquité)
tel que Raymond de Kremer, capable de
citer aussi bien le savant Eddington que
Chaucer ou Pline l'ancien. Raymond de
Kremer/Jean Ray/John Flanders, avant
d'écrire, avait lu : il n'y a pas de meilleure
école.

Qu'on me permette ici d'évoquer un
souvenir personnel assez significatif de la
réception sociologique de l'œuvre de Jean
Ray en Belgique francophone, souvenir qui
remonte à environ dix ans après sa mort.

Alors que nous étions en vacances d'hiver à Pontresina vers 1975, mes parents et moi avons rencontré un couple de Belges bien sympathiques d'une cinquantaine d'années. Je leur demandai durant le dîner qui s'ensuivit leur opinion sur Jean Ray qui symbolisait alors à mes yeux - et qui la symbolise encore - l'essence la plus pure de la littérature belge, étant son meilleur écrivain dans son genre le plus noble. On m'admira de m'intéresser, si jeune, à un auteur si sérieux. J'en fus touché mais le dialogue ne tarda pas à me révéler que

mes deux interlocuteurs croyaient que je
voulais parler d'un économiste homonyme -
au moins phonétiquement - nommé lui aussi
ou se prononçant lui aussi «Jean Ray» !
Économiste dont j'ignorais totalement
l'existence et dont les œuvres
m'indifféraient tout autant : l'adolescence
est un âge de passions exclusives. Je
serais plus ouvert aujourd'hui à de tels
heureux croisements. Cette anecdote
montre bien que, hors les cercles les plus
cultivés ou les plus littéraires d'une part,
des amateurs populaires d'histoires

d'épouvante d'autre part, Jean Ray
demeurait inconnu du «grand public
cultivé», de «l'honnête homme curieux»
dont les publicistes nous assurent qu'il
n'existe plus alors que nous demeurons
persuadés du contraire. Souhaitons qu'il
accède dorénavant, après une gloire
sulfureuse qui eut son charme et maintient
sa vérité, à une gloire davantage noble et
permanente : il rejoindra ainsi celles bien
méritées de Poe et de Lovecraft.
Cette étude littéraire symbolise assez
l'unité profonde d'une Belgique que

certains voudraient rompre mais dont
l'originalité demeure patente, vue du côté
francophone à tout le moins ! Il faut
d'ailleurs se féliciter que Raymond de
Kremer ait écrit une partie de son œuvre
en français. Cela lui donna une diffusion
quantitativement supérieure, évita le
recours à une traduction pour cette
section précise, et surtout cela permit à
l'heureux enfant français que nous fûmes
de pouvoir le lire aisément. Souhaitons en
conclusion que nous puissions un jour
prochain disposer d'une édition des

œuvres complètes francophones
fantastiques de Jean Ray, dotées d'un
apparat critique universitaire, comprenant
aussi en annexes des traductions
françaises de tous ses contes fantastiques
rédigés en flamand. Que Jean Ray, enfin,
entre bientôt dans la Pléiade ou aux
Classiques Garnier !





Pierre Dubois : Mon vrai coup de Trafalgar, ma grande admiration, ce qui a illuminé mon goût pour le fantastique, c'est le jour où, j'étais déjà un peu plus grand, ma mère n'avait pas trouvé de Bob Morane à m'ramener et elle avait vu le dernier Marabout et c'était un Jean Ray. Et j'ai fait connaissance avec Jean Ray la première fois en lisant les 25 meilleures histoires noires et fantastiques en Marabout. Le poids du bouquin, je l'ai

encore dans les mains, j'ai encore sous les yeux la couverture. Et, ce qui est d'autant plus curieux, soudainement, j'en ai une souvenance terrible... J'étais enfant, mes parents étaient partis en course, m'avaient laissé tout seul, et il faisait sombre, noir dans cette petite cuisine et ils m'avaient laissé la radio et j'avais trafiqué la radio et j'étais tombé sur la RTB ou je ne sais quelle chaîne et il y avait un comédien qui lisait un texte terrible : l'histoire de quelqu'un qui rentrait chez lui et l'horloge qui d'habitude faisait « tu es là, je suis

*bien contente. Tu es là, je suis bien
contente »... Cette fois-là le type rentre
et il n'entend pas l'horloge qui d'habitude
l'accueille et en fait il s'est trompé de
maison. Il est un intrus dans la maison.
C'était une nouvelle de Jean Ray, je savais
pas mais cette histoire-là m'avait frappée,
était restée ancrée dans ma mémoire, et
quand j'ai lu ce bouquin, j'ai retrouvé cette
histoire qui m'avait fait fantasmer, m'avait
fait peur dans mon enfance. Je retrouve
Jean Ray et pour moi Jean Ray a été une
révélation. Quelque temps, quelques*

années après, est sorti Malpertuis en même temps que les Derniers contes de Canterbury, c'est l'exemplaire que j'ai conservé, avec cette couverture où tu revois la fameuse cotte d'armes de cette taverne... Là, elle est pas battue par les vents dans les landes mais elle est quand même dans une ville, Canterbury ! J'y suis allé d'ailleurs, une ville dévorée par les ombres... Et en même temps, il y a eu Malpertuis, les deux d'un coup, ça a été un véritable bonheur. Après, j'ai découvert Seignolle, avec la Malvenue, Marie la

*louve... Jean Ray c'est un écrivain qui
comme pour Gaston Bachelard, j'ai envie
d'y revenir régulièrement. Je prends
plaisir à lire et à relire, je le savoure
comme un bon whisky, un bon vin, ou un
paysage que tu as aimé et que tu retrouves
intact et qui s'enrichit aussi par l'âge que
tu as pris. Tu ne le vois plus de la même
manière. Alors quelquefois, tu peux être
un peu déçu et puis tu reviens un mois ou
deux après et il est là, il t'accueille à
nouveau et il te rassure. C'est bien d'avoir
des repères comme ça, des îles, des îlots,*

*des endroits où tu t'installes. Et puis,
selon la saison aussi, y a des bouquins que
je vais lire l'été, comme les bouquins de
piraterie. Par contre, il y en a d'autres, les
histoires de fantômes, dès que l'automne
arrive, j'ai envie de retrouver le fauteuil,
la pipe et le coin du feu. J'ai une cheminée
maintenant, là aussi, enfant, il me manquait
une cheminée. Il y avait le feu, le poêle,
mais quand il n'y a plus eu le poêle, je
disais toujours que plus tard, j'aurais une
cheminée... L'âtre... Quand je lisais que les
héros rentraient d'une chevauchée à*

*travers la lande, à travers les bois
menaçants, qu'ils étaient complètement
trempés par les trombes d'eau, glacés par
les vents froids et qu'ils arrivaient dans la
taverne, ceux-ci se mettaient toujours le
derrière au feu, ils enlevaient leurs
tricornes et remontaient les basques de
leurs habits, et se chauffaient les fesses.
Je ressentais cela, vraiment... Je crois que
le goût du whisky me vient de la
littérature, le fumet, l'idée de fumer la
pipe me vient des récits, le goût du
couteau, du poignard me vient de l'île au*

*trésor, du coutelas... C'était pas un
poignard, il sortait son coutelas ! C'était
l'époque bénie des beaux mots. On peut
souvent me dire que j'emploie des mots un
peu inusités, un peu vieillots, précieux etc.,
mais c'est le goût de ce que j'ai lu. Y avait
des bouquins qui me tombaient des mains,
je trouvais cela mal écrit. Je déteste
l'écriture blanche, l'écriture scénario.
Stephen King m'emmerde prodigieusement,
c'est plat, y a rien. C'est écrit à la machine,
pire maintenant, dis-moi le mot...*

BONUS

Le Gardien du cimetière, par Jean Ray



Ce texte nous vient d'un auteur presque oublié. Raymond Marie de Kremer est un écrivain belge bilingue, né en 1887 et mort en 1964 à Gand. Il écrit en français sous le pseudonyme Jean Ray et en néerlandais

sous le pseudonyme John Flanders. Il s'est essentiellement consacré à la littérature fantastique. Jean Ray occupe la place la plus importante au sein de l'école belge du fantastique. Son œuvre se caractérise surtout par des histoires peuplées de fantômes et de créatures de l'au-delà. La peur en est le moteur principal, ainsi que ce que cache chaque masque que porte tout individu et l'idée de la survivance des dieux. Son écriture baroque doit beaucoup au roman gothique anglais du XVIII^e siècle. *Ce Gardien du cimetière* date de

1925 et fait partie des histoires une des histoires des "Contes du whisky".

Le livre nous raconte l'histoire d'un homme engagé par une comtesse bulgare pour être le gardien d'un cimetière désaffecté pendant un an. Alors qu'une mystérieuse plaie lui pousse derrière l'oreille, il comprend qu'il est prisonnier dans ce cimetière. Frissons garantis.

— La raison pour laquelle je devins le gardien du cimetière de Saint-Guitton, monsieur le Juge d'instruction ? Mon Dieu,

la voici : la faim et le froid.

*« Imaginez-vous quelqu'un, vêtu d'un
complet d'été, ayant fait soixante
kilomètres séparant deux villes : celle où
on lui a refusé tout travail et tout
secours, et celle qui fut son dernier
espoir. Imaginez-vous cet être nourri de
carottes glacées sentant le purin de
l'engrais et de pommes reinettes, aigres et
dures, oubliées sur l'herbe d'un verger
désert ; imaginez-le trempé par une pluie
d'octobre, courbé sous de grosses rafales
qui accouraient du nord, et vous aurez*

*devant vous l'homme que je fus, lors de
mon arrivée dans la banlieue de votre
sinistre ville.*

*« J'entrai dans la première maison, qui est
une auberge à l'enseigne des Deux-
Pluviers, où le patron charitable me
réconforta de café chaud, de pain et d'un
hareng saur et où, au récit de ma
détresse, ce brave homme m'apprit qu'un
des gardiens du cimetière de Saint-
Guitton venait de partir et quel l'on
cherchait un remplaçant.*

« Pourquoi les morts m'auraient-ils fait peur ? Les vivants m'avaient tant fait souffrir. Pouvaient-ils être plus méchants que ces derniers ?

« Vous cacherais-je ma joie d'avoir été agréé sur-le-champ par deux gardiens restants, qui semblaient avoir pleins pouvoirs sur le cimetière et les affaires qui s'y rattachaient ? Non, car je reçus tout de suite de chauds vêtements et un repas. Ah ! mais quel repas ! De larges tranches de viande rouge, des pâtés ruisselants de jus, des fritures aussi

copieuses que dorées.

*« Quelques mots maintenant sur le
cimetière de Saint-Guitton ; c'est un
immense champ de repos où l'on n'enterre
plus depuis vingt ans. Les pierres tombales
y sont effritées et leurs inscriptions
mangées par les lichens et les pluies. Des
monuments funéraires y sont tombés en
ruine. D'autres ont été engloutis par des
effondrements partiels et émergent en
quelques centimètres de pierre grise. Une
sorte de brousse hâve a envahi les allées,
et les pelouses sont comme une jungle.*

« La municipalité, qui est pauvre et qui envoie maintenant ses morts dormir dans l'immense nouveau cimetière de l'Ouest, avait caressé l'espoir de convertir la nécropole en terrains industriels.

« Mais les manufacturiers n'en voulurent point, aussi superstitieux sans doute que les banlieusards qui, le soir, autour de leurs petits feux bourrés de coke, en entendant le vent se plaindre dans les ifs du cimetière de Saint-Guitton, racontent d'horribles histoires de revenants.

*« Il y a huit ans, la face des choses
changea.*

*« Peu de temps avant sa mort, la
richissime duchesse Opoltschenska —
noblesse russe ou bulgare — proposa à la
ville d'acheter le cimetière désaffecté
pour une somme fantastique, à la condition
qu'elle pût y avoir sa tombe et qu'elle fût la
dernière à y être inhumée.*

*« Elle ajouta que le cimetière serait gardé
nuit et jour par trois gardiens, aux frais
desquels un legs pourvoyait. Deux de ses
anciens serviteurs étaient désignés, un*

*troisième était à adjoindre. Je le répète,
la ville était pauvre, elle accepta d'emblée.*

*« Aussitôt, une foule d'ouvriers s'occupa
d'ériger, dans le coin le plus reculé du
cimetière, un vaste mausolée des
dimensions d'un petit palais, et le mur
d'enceinte fut triplé de hauteur et hérissé
de hallebardes de fer.*

*« Le mausolée fut à peine achevé qu'il
reçut la dépouille de la duchesse. Le
monde n'avait vu dans tout cela qu'une
pointe d'originalité : la millionnaire, s'étant
fait enterrer avec des bijoux d'immense*

*valeur, voulait mettre sa dernière
demeure à l'abri des détrousseurs de
tombes.*

— Et voici mon histoire... :

*Les deux gardiens m'ont fait excellent
accueil.*

*Ce sont des colosses à la mine de
bouledogues. Pourtant, ils doivent être de
braves gens, car j'ai vu leur joie et leur
énorme satisfaction devant mon bel
appétit, et ce ne sont que les braves
cœurs qui sourient à l'appétit des
misérables.*

En entrant en fonction, j'ai dû jurer la rigoureuse observation du règlement : ne pas quitter le cimetière pendant la durée de mon engagement — une année —, n'avoir aucun rapport avec l'extérieur, ni chercher à en avoir. Ensuite, ne jamais approcher du mausolée de la duchesse.

Velitcho, qui est strictement affecté à la surveillance de ce coin du cimetière, m'apprit que sa consigne était de faire feu sur n'importe qui s'approcherait de la tombe.

Ce disant, il braqua négligemment sa

*carabine sur une lointaine ramure de
peuplier où sautillait une ombre minuscule.*

*Le coup partit et un geai au plumage
piqueté d'azur dégringola.*

Velitcho était un tireur remarquable.

*Il le prouvait du reste tous les jours, car
le cimetière fourmillait de lapins sauvages,
de gros ramiers au duvet opalin et même
de faisans, qui fuyaient parfois, rapides,
dans l'ombre des fourrés.*

*Ossip, le second gardien, le seul qui sortait
du cimetière pour aller aux provisions,
nous confectionnait d'exquis petits plats*

*de gibier. Oh ! je me rappelle une
étonnante galantine de volaille, figée dans
un jus doré et qui fondait dans la bouche,
onctueuse comme une crème de viandes
tendres, de truffes, de pistaches, de
piments et de graisse fine.*

*Mes journées se passent à manger et à me
promener dans le mélancolique parc qu'est
devenu les cimetièrre.*

*J'ai emprunté une carabine à Velitcho
mais, piètre tireur, je ne parviens qu'à
éveiller par-ci, par-là un écho, qui passe
alors, pendant quelques secondes, comme*

*une pauvre plainte entre les tombes
oubliées.*

*Le soir, dans notre petite salle de garde,
nous nous réunissons autour du poêle
calorifère, dont l'œil de mica rougeoie
malicieusement.*

*Au-dehors, il n'y a que le vent et les
ténèbres ; Ossip et Velitcho parlent peu.*

*Leurs visages tournés de trois quarts vers
la haute fenêtre badigeonnée de nuit, ils
semblent toujours aux écoutes, et ces
grosses figures de chiens de garde
semblent refléter l'angoisse.*

Et pourquoi ?

Je souris à la superstition de leurs âmes

frustes et, en ces moments, je me sens

supérieur à eux. Oui, pourquoi l'effroi ?

Au-dehors, il n'y a que l'obscurité des nuits

d'hiver, que la plainte aigre du vent.

Parfois, haut dans le ciel, des rapaces

nocturnes crient à la mort et, lorsque la

lune se tient, petite et brillante, dans le

coin de la plus haute vitre, j'entends les

pierres se fendre sous l'effet du gel.

Vers minuit, Ossip nous prépare une

boisson chaude qu'il appelle « chur » ou «

skur ».

*C'est un breuvage presque noir, fleurant
bon les plantes étranges. J'en bois avec un
plaisir extrême ; à peine la dernière
gorgée est-elle avalée qu'une exquise
chaleur me pénètre ; j'éprouve un
sentiment de bien-être inoui ; je voudrais
rire et parler, ne fût-ce que pour
demander une seconde tasse. Mais voilà
que je ne le puis pas ; une roue multicolore
se met à tourner devant mes yeux et je
n'ai que le temps de me jeter sur mon lit
de camp, pour m'endormir aussitôt.*

*Non, je ne crains pas la nuit dans le
cimetière. Ce que j'appréhende, c'est
l'ennui, et c'est ce qui m'a conduit à tenir
mon journal, ou plutôt à noter mes
impressions, car ce n'est pas, à
proprement parler, un journal, puisqu'il ne
porte ni jour ni date.
C'est de ce cahier que j'extrais tous les
passages relatifs à mon effrayante
aventure, monsieur le Juge d'instruction.
Je n'ai pas voulu vous astreindre à lire les
poétiques descriptions de tombes
encapuchonnées de neige, ni mes idées sur*

*Grieg Wagner, ni mes préférences
littéraires, ni mes élucubrations
philosophiques sur la peur et la solitude.*

*Ossip et Velitcho me gâtent ! Que
d'admirables menus !*

*Dire que l'autre jour, comme je n'avais pas
montré le même appétit qu'aux autres
repas, ils marquèrent une inquiétude
presque ridicule.*

*Velitcho a reproché à son compagnon de
n'avoir pas soigné le repas comme
toujours, dans des termes d'une violence
exagérée.*

Depuis, Ossip ne fait que me consulter sur mes goûts et mes préférences. Ah ! les braves gens.

A ce régime, je devrais grossir comme une caille. Il n'en est rien. C'est curieux, par moments, je me trouve même une mine extrêmement souffreteuse.

Hier, j'ai eu une première impression de peur. Pourtant, je dois avouer qu'il n'y avait matière qu'à un sursaut désagréable.

Entre chien et loup, comme je sortais d'une petite allée transversale, un cri affreux a déchiré le silence. Il me semble

*avoir vu sortir Velitcho de la maison de
garde et s'enfoncer en courant dans les
taillis.*

*Lorsque je suis arrivé au poste, j'ai vu
Ossip surveiller attentivement les fourrés
assombris ; comme je lui ai demandé ce
qu'était cet appel, il m'a répondu qu'il
s'agissait d'un courlis. Le lendemain,
Velitcho m'en rapporta un qu'il avait tué.
Drôle de petite bête à l'immense bec, long
comme une dague, et quelle vilaine clameur
pour un oiseau, pourtant gracieux.*

*J'ai ri en palpant son duvet cendré, mais
mon rire a sonné faux et mon impression
d'angoisse ne s'est pas dissipée
complètement, comme je l'aurais voulu.
Décidément, ma santé n'est pas aussi
brillante qu'elle devrait l'être. Pourtant, je
mange comme un loup et Ossip se
surpasse. Mais, le matin, une bizarre
torpeur me tient encore au lit, alors que le
soleil joue sur le carreau, que j'entends le
coup de fouet de la carabine de Velitcho
et le tintamarre des casseroles d'Ossip.*

*Une sourde douleur me tenaille la peau
derrière l'oreille gauche. En regardant de
près dans le miroir, je découvre une légère
rougeur autour d'une minuscule
boursoufflure de chair vive. C'est une
petite plaie de rien du tout, mais elle me
fait bien mal...*

*Aujourd'hui, comme je battais les taillis, à
l'affût de quelque ramier ou d'une bécasse,
quelque chose a bougé dans les branches
proches : j'ai vu un splendide coq faisan
poussant sa tête fine entre deux
brindilles. L'occasion était trop belle, je*

*tirai. La bête blessée s'enfuit devant moi,
une aile pendante.*

*Bravement, je m'élançai, et une poursuite
assez longue commença. Soudain je
m'arrêtai, abandonnant ma proie. Je venais
d'entendre une voix. Elle était rauque et
plaintive. Des mots, lamentables et
presque suppliants, sonnaient dans une
langue inconnue.*

*Je regardai autour de moi. Derrière une
lourde haie de cyprès et de sapins se
profilait une masse sombre : le tombeau
de la duchesse.*

J'étais en terrain défendu.

*Me rappelant l'avertissement de Velitcho,
je battis en retraite, juste à temps pour
voir ce dernier sortir du bosquet de
conifères, nu-tête et pâle comme un mort.*

*Le soir, comme je l'observais, je vis une
longue strie livide ! sur la chair de sa joue
droite ; il me sembla qu'il faisait des
efforts pour la cacher à mes regards.*

*Il n'est pas loin de minuit ; mes deux
compagnons jouent aux dés ; tout à coup,
mon cœur s'arrête, glacé de frayeur, près
de la maison, tout près, le courlis a crié.*

Oh ! l'affreuse clameur !

On dirait que tout le cimetière de Saint-

Guitton crie son horreur.

Velitcho est resté immobile comme une

statue, le cornet de cuir des dés aux

doigts ; Ossip, avec un cri sourd, s'est rué

vers le réchaud où le « chur » chauffait. Il

m'a vraiment poussé la tasse dans les

doigts, et j'ai vu que sa main tremblait...

Oh ! comme j'ai mal ! La boursouflure rose

derrière mon oreille, s'est agrandie. Au

centre, la petite plaie, plus profonde,

saigne.

Oh ! j'ai mal !... J'ai mal !... J'ai mal !...

Hier, je me suis promené le long de la muraille de clôture, côté est. C'est un endroit sinistre ou je ne m'étais jamais aventuré.

Une haute haie de houx attira mes regards ; elle allait de la muraille est à la muraille nord, clôturant ainsi un lopin de terre triangulaire qui échappait à ma vue. Quelle étrange appréhension me fit souhaiter de voir l'espace isolé de la sorte ? Cela me fut très difficile, car la haie était épaisse et chaque feuille de houx

*était une petite main griffue qui me
lacérait la peau.*

*Il n'y avait rien dans l'enclos, si ce n'est
huit croix dont la vétusté allait pour ainsi
dire en gradation régulière ; ainsi, la
première était pourrie et lavée par les
pluies, la huitième semblait toute fraîche...
C'étaient comme des tombes nouvelles...
Cette nuit-là, j'eus un sommeil hanté de
cauchemars ; j'eus l'impression d'un poids
énorme m'écrasant la poitrine et, dans ma
torpeur, ma plaie me faisait atrocement
souffrir.*

Oh ! j'ai peur...

*Quelque chose se passe. Comment ne l'ai-
je pas remarqué auparavant ? Ni Ossip ni
Velitcho ne boivent le « chur ». Ce matin,
ils ont oublié les trois tasses sur la table ;
seule la mienne contenait des restes de
breuvage, les leurs étaient nettes !*

Je DOIS dormir !

*Ce soir, je veux rester éveillé, je veux voir
; j'ai bu le « chur » ; je suis couché sur le
lit de camp, je ne veux pas dormir, je ne
veux pas, de toutes les forces de mon
cerveau. Oh ! la terrible lutte contre ce*

sommeil de plomb et de fer !

*Ossip et Velitcho me regardent. Ils
croient que je dors. Je résisterai encore
une minute, une seconde peut-être...*

*Horreur ! Le courlis a crié près de la
fenêtre.*

*Oh ! quelque chose d'atroce,
d'épouvantable s'est passé !... Là... contre
la vitre, un visage d'enfer s'est collé. De
terribles yeux vitreux, des yeux de
cadavre, des cheveux d'un blanc de neige,
hérissés comme des lances, et une bouche
immense ricanant sur des dents noires,*

*une bouche rouge, rouge comme du feu, ou
comme du beau sang qui coule. Puis la roue
de feu a tourné dans ma tête et le sommeil
est venu, et les cauchemars.*

*Je bois le « chur », je le bois tous les
soirs. Ils me gardent comme des tigres et
je sens que, toutes les nuits, quelque chose
d'atroce se passe.*

*Quoi ? Je ne sais, je ne peux plus penser,
je ne peux que souffrir...*

*Quelle force mystérieuse m'a poussé de
nouveau vers l'enclos des croix ?*

Comme je m'apprêtais à partir, mes yeux se sont attachés à un bout de bois dépassant de terre à côté de la huitième croix. Machinalement, je l'ai tiré : c'était une planche portant quelques mots écrits difficilement.

L'inscription avait beaucoup souffert, mais j'ai pu lire quand même :

« Ami, si tu ne peux pas fuir, ceci sera la place de ta tombe. Ils en ont tué sept. Je serai le huitième, car je n'ai plus de force. Je ne sais ce qui se passe ici. C'est un horrible mystère. Fuis !

« Pierre Brunen. »

Pierre Brunen ! Je me rappelle : c'est le nom de mon prédécesseur. Les huit croix indiquent les tombes des gardiens adjoints qui se sont succédé depuis huit années.

J'ai tâché de fuir : j'escaladai le mur nord à un endroit où j'avais découvert quelques aspérités.

Déjà les hallebardes du faîte se rapprochaient de moi, lorsque soudain, à deux pouces de ma main, une pierre éclata, puis une autre, puis une autre. Au bas du mur, Velitcho froidement m'ajustait de sa

*carabine, et ses yeux avaient l'éclair glacé
du métal, celui dont on fond les cloches qui
sonnent le glas des morts.*

*Je suis retourné à l'enclos des croix. A
côté de celle de Brunen S'OUVRE UNE
FOSSE FRAÎCHEMENT CREUSÉE. C'est
ma tombe prochaine.*

*Oh ! fuir ! souffrir la faim et le froid le
long des routes hostiles, mais non mourir
dans ce mystère et dans cette horreur.*

*Mais ils me gardent et leurs regards
rivent mes pas comme des chaînes.*

*J'ai fait une découverte. C'est peut-être le
salut. Ossip verse dans le « chur » le
contenu d'une fiole sombre.*

Où peut-il la cacher ?

J'ai trouvé la fiole !

*J'en ai examiné le contenu, un liquide
incolore d'une odeur douce...*

J'agirai ce soir...

*C'est fait, j'ai versé le narcotique dans
leur thé...*

*Le verront-ils ? Mon cœur, mon pauvre
cœur, comme il bat !*

*Ils boivent ! Ils boivent ! Et j'ai du soleil
dans l'âme.*

*Ossip s'est endormi le premier. Velitcho
m'a regardé avec un étonnement immense,
puis une lueur féroce a passé dans ses
yeux et sa main a cherché son revolver,
mais il n'a pu achever le geste. Il est
tombé endormi sur la table.*

*J'ai pris les clefs d'Ossip, mais comme
j'ouvrais la lourde porte du cimetière,
l'idée m'est venue que ma tâche n'était pas
finie, qu'il y avait derrière moi une énigme
à résoudre et huit morts à venger, que, les*

*gardiens vivants, je serais peut-être en
butte à d'infemales persécutions.*

*Je suis retourné, j'ai pris le revolver de
Velitcho, j'ai appliqué le canon derrière
l'oreille des gardiens, et là, à la même
place où ma petite plaie me fait tant
souffrir, j'ai tiré...*

Ils n'ont pas bougé.

Seul, Ossip a eu un grand frisson.

*Et seul, en face des cadavres, j'attends le
mystère de minuit.*

*Sur la table, j'ai disposé les trois tasses,
comme tous les soirs.*

*J'ai mis les casquettes des gardiens sur la
plaie rouge de leurs têtes ; de la fenêtre,
on dirait qu'ils dorment.*

*L'attente commence. Oh ! comme les
aiguilles de l'horloge glissent lentement
vers minuit, l'ancienne heure terrible du «
chur » !*

*Le sang des morts tombe goutte à goutte
sur le carrelage, à petit bruit doux, comme
celui des feuilles s'égouttant après une
ondée de printemps.*

Et le courlis a crié...

Je me suis couché sur mon lit de camp et

j'ai feint de dormir.

Le courlis a crié plus près.

Quelque chose a frôlé les vitres.

Silence...

Quelqu'un ou quelque chose est entré dans

la chambre. Quelle atroce odeur

cadavéreuse !

Des pas glissent vers ma couche...

Et tout à coup un poids formidable

m'écrase.

Des dents aiguës mordent ma plaie

douloureuse et d'atroces lèvres glacées

sucent goulûment mon sang.

Avec un hurlement, je me redresse.

*Et un hurlement plus hideux que le mien y
répond.*

*Ah ! l'épouvantable vision, et comme il m'a
fallu toute ma force pour ne pas défaillir !*

*A deux pas de ma figure, le visage de
cauchemar apparu jadis à la fenêtre me
fixe avec des yeux de flamme et, de la
bouche, affreusement rouge, un filet de
sang suinte, MON SANG.*

*J'ai compris. La duchesse Opoltchenska,
issue des pays mystérieux où l'on n'a pu
nier l'existence des lémures et des*

*vampires, a prolongé sa chienne de vie en
buvant le sang jeune des huit malheureux
gardiens !*

*Sa stupeur ne dura qu'une seconde. D'un
bond, elle fut sur moi. Ses mains griffues
fouillaient mon cou.*

*Rapidement mon revolver cracha ses
dernières balles et avec un grand hoquet
qui éclaboussa les murs de sang, la vampire
s'écroula sur le sol.*

*Et voilà, monsieur le Juge d'instruction,
pourquoi, à côté des cadavres de Velitcho
et d'Ossip, vous trouverez celui de la*

*duchesse Opoltschenska, décédée il y a
huit ans et inhumée au cimetière de Saint-
Guitton.*



FIN